

LE RÉVEIL

ÉDUCATION PUBLIQUE — RÉFORMES

ARTHUR BUIES, PROPRIÉTAIRE ET RÉDACTEUR.

Vol. I

QUEBEC, SAMEDI, 17 JUIN 1876

No. 4

QUÉBEC, 17 JUIN 1876.

De l'Éducation au Canada.

(Suite.)

Il ne s'agissait donc pour l'instituteur, en 1814, que d'avoir un certificat de loyauté et de moralité certifié, avec garantie officielle, sous la signature de deux magistrats. Ce mot *signature* donne à réfléchir. C'étaient donc des êtres surhumains que ces deux magistrats, puisque, d'après Laroche-foucauld, un canadien qui savait seulement lire en ces temps-là était déjà un phénomène ! Maintenant, il n'est pas impossible que ces magistrats fussent importés ; mais il est bien difficile de le croire, tant était rigoureuse la législation d'alors envers les étrangers. Qu'on se figure que, depuis 1793 jusqu'en 1814, les gouverneurs qui se sont succédés dans l'administration de notre province, avaient tous le même cauchemar ; Prescott, Haldimand, Craig, Provost n'ont dormi que d'un œil durant tout ce laps de temps. Quel était ce fantôme qui troublait leurs rêves et jetait l'épouvante dans les murs du vieux château St. Louis ? C'était, le croirait-on ? c'était le fantôme de la révolution française. Les gouverneurs voyaient partout, mais surtout dans le Bas-Canada, ancienne colonie française, des émissaires de la révolution. Les malheureux !—Voyez jusqu'où peut pousser l'imagination en délire—ils ne savaient donc pas que pour faire des canadiens un peuple de révolutionnaires, il eût fallu bouleverser l'univers entier ! Ils ne connaissaient pas toute l'étendue de notre patience, et combien la résignation est pour nous la première des vertus, tellement qu'il nous reste à peine place pour les autres. Aussi, chaque année, à l'ouverture de chaque session, ils faisaient renouveler l'*Alien Bill*, dirigé contre les émissaires de la révolution française, et se faisaient donner de nouveaux pouvoirs qui équivalaient à la plus absolue dictature. C'est ainsi que Prescott, en 1795, non-content d'avoir suspendu l'*habeas-corpus*, alla jusqu'à obtenir de la chambre que le conseil exécutif ou seulement trois de ses membres eussent le pouvoir de faire arrêter toute personne sur une simple accusation, et même sur le simple soupçon de trahison ou de pratiques séditieuses.

Nous y mettions nous-mêmes un zèle, une passion, qui

incessamment surexcités, devenaient de la fureur. En 1797, notre chambre d'assemblée passait une mesure intitulée : "Acte pour consolider le gouvernement de Sa Majesté et pour sauvegarder la paix, la constitution, les lois et les libertés de la province," donnant au pouvoir exécutif ou à trois de ses membres l'autorisation de "faire arrêter toute personne accusée ou soupçonnée de menées séditieuses, *sans procès, sans caution ou main prise, sans aucun droit d'être confrontée avec l'accusateur, ou même de le connaître, et sans prétendre à être edifiée sur les chefs d'accusation.*" Et puis, c'étaient les messages des gouverneurs, qui, régulièrement, chaque année, exaltaient le gouvernement britannique, ses victoires, sa générosité, le bonheur et la gloire de vivre sous ses lois, tout cela accompagné de réclames contre la révolution française et les ennemis de Sa Majesté, les émissaires, bien entendu, dont peut-être on n'avait pas vu une seule ombre se glissant à la dérobée au milieu de la population archi-paisible du Canada. Et puis, c'étaient les adresses de la chambre qui représentaient le peuple français comme l'ennemi de la civilisation, excitaient à une loyauté rampante, et continuaient invariablement la concession des pouvoirs dangereux confiés à l'Exécutif.

Qu'on juge de la forme que revêtaient les protestations de loyauté de cette époque par la proposition suivante du député Grant demandant, "Que les biens des jésuites soient appliqués par le gouvernement à l'éducation, ou qu'une portion des terres publiques ou autre don royal soit approprié à cet objet ; qu'un comité de cinq membres prépare une *humble, loyale et respectueuse* adresse à Sa Majesté pour la *supplier humblement* de prendre en sa royale et *paternelle* considération, l'état déplorable de l'éducation ;c'est pourquoi ses fidèles et *obéissants* sujets *supplient humblement* Sa Majesté d'appliquer les dits biens suivant que dans sa *royale sagesse*, Elle trouvera bon....." Après un langage comme celui-là, aujourd'hui, l'on sentirait le besoin de prendre de l'eau tiède.

Cependant, cette même proposition de Grant finissait mieux qu'elle avait commencé ; elle demandait "le développement d'une éducation libérale comme le meilleur moyen de former des citoyens propres à atteindre les fins d'une constitution libre et généreuse, et le plus ferme soutien du gouvernement qu'ils apprendraient à aimer en l'admirant."

On a aucune raison de s'étonner, en lisant ce qui pré-

cède, qu'un certificat de loyauté, *signé de deux magistrats*, fût, à cette époque bienheureuse, la première condition exigée d'un instituteur. Il s'agissait en premier lieu de ne pas être un émissaire français, et, en second lieu, d'être un fidèle, obéissant, humble sujet de Sa Majesté; en troisième lieu, on avait droit de connaître l'alphabet, mais il valait mieux l'ignorer, car on pouvait être suspect d'entretenir des correspondances avec les innombrables émissaires de France qui empêchaient de dormir les gouverneurs.

En 1818, on fit une nouvelle tentative; l'esprit d'entreprise de nos pères se développait, et l'expérience leur faisait faire d'étonnants progrès dans la manière d'atteindre son but. Au lieu de commissaires élus, on établit que le ministre protestant ou le curé, le seigneur, le plus ancien magistrat et quatre citoyens d'une localité, protestants ou catholiques, suivant le cas, formeraient *ex-officio* une corporation chargée d'administrer l'école de la paroisse. On réserva ce nouvel acte pour la sanction royale, qui, naturellement, ne fut jamais accordée, de sorte que cet ingénieux chef-d'œuvre fut perdu comme les autres.

Ce que nous admirons dans tous ces projets d'administration et d'institution scolaire, c'est l'absence de la chose même pour laquelle on établit une direction et un contrôle, c'est l'enseigne sans le magasin, la façade sans l'édifice, absolument comme de nos jours où l'on voit un magnifique rapport annuel du surintendant qui constate les progrès de l'éducation publique, quand il n'y a pas d'éducation du tout. Personne, ayant quelque sens, n'oserait en effet donner le nom d'écoles à ces bizarres institutions de campagne où l'enfant est bien plutôt détourné d'apprendre qu'il n'y prend le goût, où l'enseignement, absolument faux, étroit, sans vues comme sans substance, purement apparent, se borne au petit catéchisme et à la petite histoire sainte pour les enfants qui ont pu parvenir à lire après s'être entraînés quatre ou cinq ans sur les bancs crasseux de ces taudis scolaires. Il y a un instituteur dans chaque paroisse; nous le savons pardieu bien, de même qu'il y a des bibliothèques d'un fort bel effet en vérité, mais qui ne se composent que de dos de livres en bois; nous connaissons même de très-hauts personnages de notre pays qui ont de ces bibliothèques, qui savent lire, nous le voulons bien, mais nous n'en répondons pas, et qui font des lois; ils sont dans la législature ce que nos instituteurs sont pour la plupart dans l'école. A propos, nous nous demandons pourquoi il y a même des instituteurs, nous n'en voyons pas l'utilité, et loin de trouver qu'on ne les rémunère pas en raison de la noblesse de leur profession, nous trouvons que la province paie beaucoup trop cher pour faire jouer une pareille comédie et pour resserrer tant de cerveaux d'enfants qui, laissés libres, apprendraient du moins quelque chose dans le grand livre de la nature.

Mais reprenons le cours de notre historique; il est plus instructif que tous les commentaires.

En l'année 1818, à laquelle nous sommes arrivés, on tâta d'un autre expédient; on établit "l'institution royale pour l'avancement des connaissances." Toutes les écoles, (?) recevant une subvention, furent placées sous son contrôle; on consacra le principe de l'éducation dénominationnelle en soumettant chaque école à l'inspection directe des ministres de la religion suivie dans l'endroit où l'école était établie; et,

lorsque, dans le même endroit se trouvaient plusieurs dénominations religieuses, les ministres de chacune d'elles avaient la direction des enfants qui lui appartenaient. Au-dessus de ces contrôles séparés planait une sorte de surintendance générale exercée par l'Institution Royale au moyen de *visiteurs* qui devaient faire rapport, tous les six mois, du nombre et du progrès des écoles, en même temps que de la conduite des instituteurs. Ce système hybride, composé d'éléments antagonistiques, rapprochés artificiellement, était marqué de mort dès son origine. Aussi "l'Institution Royale" ne tarda-t-elle pas à devenir une déception, comme tout ce qui l'avait précédé. Les écoles diminuèrent au lieu d'augmenter, et au bout de dix ans il n'en existait plus qui voulassent se placer sous son contrôle: il n'existait aucun lien entre cette institution et le peuple dont elle cherchait à développer les moyens de s'instruire, et elle échoua misérablement. Ce qu'on ne pouvait pas admettre alors, plus qu'aujourd'hui, c'était un système d'éducation essentiellement public, affranchi de tout contrôle dénominationnel, et s'exerçant dans toute la plénitude d'une action libre.

Les années qui suivirent virent de nouvelles tentatives faites par les chambres, mais également sans résultat. En 1824, l'Assemblée Législative institua un comité qui fit rapport sur l'état de l'éducation dans la province. Ce rapport établit que, dans la plupart des paroisses, pas plus de cinq à six des habitants ne savaient écrire, que le quart à peine de la population entière savait lire, et que pas plus d'un dixième de toute cette population ne pouvait écrire que très-imparfaitement. Ce n'était pas là une révélation, et, de nos jours, il n'y aurait guère à changer à un rapport de cette nature fait consciencieusement et librement; toutefois, le Parlement crut devoir en être surpris, et, pour remédier à un pareil état de choses, en même temps que pour complaire au clergé catholique, il passa une mesure connue sous le nom "d'Acte de la Fabrique." Cet acte pourvoyait à ce que la fabrique de chaque paroisse, composée du curé et des marguilliers, établît une école par chaque centaine de familles. La fabrique était autorisée à acquérir des propriétés pour le soutien de l'école jusqu'à concurrence d'une valeur annuelle de deux cents dollars, et à réserver un acre de terrain pour l'emplacement de l'école.

En 1829, on voulut galvaniser l'institution royale, la rendre à la vie qui la fuyait obstinément, et l'on y rattacha deux comités, l'un entièrement catholique, l'autre protestant, de façon à concilier tout le monde; ce fut là le germe du système des écoles séparées qui s'est maintenu depuis; néanmoins, les deux comités n'entrèrent jamais en existence, et l'on essaya d'un autre mode plus rationnel, plus populaire, qui était l'établissement d'écoles au moyen de commissaires élus par les propriétaires de chaque paroisse. On peut dire que c'est là le premier pas fait vers un système uniforme d'éducation publique, conforme à l'esprit démocratique de notre société. On commençait à entrevoir quelque chose; dans l'ombre, on avait saisi quelques points de repère, et l'on allait maintenant pouvoir se guider plus sûrement.

Que nos lecteurs ne trouvent pas ces détails trop fastidieux, et qu'ils ne s'en fatiguent pas; nous ne pouvons malheureusement en omettre aucun dans l'étude suivie de l'histoire de notre éducation; du reste, nous touchons au

terme de cet exposé, et avec 1830 va commencer une ère nouvelle qui va nous mener rapidement aux considérations sur l'état actuel du système d'enseignement établi au Canada, et qui seront la conclusion de cette série d'articles.

(A continuer.)

Un de nos amis qui, depuis des années, nous porte un intérêt que rien n'altère, nous a demandé qui était l'auteur des articles successifs intitulés : " De l'éducation au Canada." Il les trouvait travaillés, étudiés, et..... *communiqués*, par conséquent. Le rédacteur du *Réveil* ne pouvait être à ses yeux, et uniquement, qu'un éternel chroniqueur, badin et superficiel. Nous nous empressons d'essayer à faire disparaître ce préjugé, comme nous l'avons fait pour tant d'autres. Le rédacteur-en-chef du *Réveil* est un piocheur, un bourreau de travail, et il a la tête aux trois-quarts blanche, à un âge *relativement* peu avancé, rien que pour avoir passé la moitié de sa vie à pester contre la paresse de ses compatriotes. Si l'ami dont nous parlons voulait bien faire une visite à nos bureaux, il serait émerveillé de la quantité de notes historiques, scientifiques et littéraires que nous avons accumulées depuis un temps immémorial. Aujourd'hui, nous retrouvons, nous fouillons, nous exhurons ces notes et nous étonnons le peuple, pardieu ! c'est bien simple. Que n'importe qui en fasse autant pendant quinze ans, et il pourra ensuite publier un autre *Réveil*, lorsque le nôtre sera en pleine décrépitude.

Il n'est pas malséant toutefois de profiter d'une occasion comme celle-ci pour faire savoir à nos lecteurs que tous les premiers articles du *Réveil* seront sans exception aucune le produit de la rédaction, et que, lorsqu'ils ne le seront pas, un *communiqué* au bas de l'article ou une signature quelconque pourront édifier le lecteur à ce sujet. Donc, on saura toujours à qui s'adresser, lorsqu'on voudra ou nous rendre hommage ou nous démolir. Mais être méconnu, ah !..... Et dire que le *Courrier du Canada* ne sait pas encore que nous sommes au monde ! Quelle expiation !.....

REVUE CRITIQUE.

HISTOIRE DES FORTIFICATIONS ET DES RUES DE QUÉBEC,
PAR J. M. LEMOINF.

C'est dans cette charmante histoire espagnole, *Militona*, que Théophile Gauthier a dit :

Le bonheur illumine les maisons et leur donne une physionomie que n'ont pas les autres. Les murailles savent sourire et pleurer ;

elles s'amuse ou elles s'ennuient ; elles sont revêches ou hospitalières, selon le caractère de l'habitant qui leur sert d'âme.

Ne pourrait-on pas ajouter que les maisons et les murs forment les traits de la physionomie, triste ou gaie, des villes, surtout de celles qui se sont arrêtées dans leur développement ? Notre vieille ville serait une de celles-là, et à cause de cette situation, elle a le privilège de se faire aimer des poètes et des penseurs.

Il en est autrement des villes progressives : ici rien qui porte à rêver : le bruit, le mouvement des rues, qui s'allongent toujours, empêchent de saisir tout d'abord le caractère des maisons et l'allure des gens qui les habitent. Elles conviennent à l'homme des foules, le moins recueilli, le moins rêveur des passants.

Se peut-il que Québec soit à cette période où une ville oscille entre la vitalité et la décadence ? Un étranger qui connaissait bien notre imposant rocher, me disait naguère : " On est frappé, chez vous, par un je ne sais quoi de triste, de désolé qui parle sans cesse du temps passé. Chacune de vos rues a des traits qui lui sont propres ; elles perpétuent, comme une transition, les commencements, les progrès, la maturité, — j'allais dire la décadence, — de votre vénérable ville. Oh ! j'en ai bien connu de ces rues silencieuses, ondulant sur le roc ; je les ai même recherchées souvent, devenu rêveur à force de les contempler et me prenant irrésistiblement à aimer le passé et les choses vieilles qui en parlent ! "

Les rues subissent parfois de rapides et mystérieuses transformations : le commerce les délaisse pour porter ailleurs ses comptoirs, l'industrie, ses boutiques. Elles deviennent tantôt bruyantes et fréquentées ; tantôt désertes et presque abandonnées. J'ai observé cette dernière transformation dans une rue de St. Roch, la première qui ait reçu sa parure (est-ce bien parure qu'il faut dire ?) de macadam. Elle était devenue tout-à-coup fort animée : c'était là que les militaires, du temps que nous avions de vrais militaires, aimaient à passer ; carrosses et cabriolets s'y sentaient à l'aise après les cahotements de la rue du Pont. En peu de temps elle devint la rue des maisons bien soignées, propres et bien peintes. Aujourd'hui le silence y règne. Les cavalcades et les beaux équipages, retour du Sault Montmorency, s'éprouvent des nouveaux pavés de bois et abandonnèrent cette rue qui avait eu, elle aussi, ses jours de fête et de bruit. C'est le "recueillement claustral" qui s'en est emparé, et les maisons, un peu fanées, ont l'air de regretter et de s'ennuyer.

Il y a des rues qui n'ont qu'une maison, je veux dire qu'il n'en existe qu'une seule sur laquelle se concentre le regard. Otez cette maison, habitée par quelque excentrique, dont les allures agissent sur les gens superstitieux et la rue a perdu tout son charme.

L'aspect de certaines rues de St. Roch était autrefois tout un enseignement et accentuait bien mieux qu'il ne le fait aujourd'hui, le caractère de nos classes laborieuses. Il y avait sur chaque alignement de ces rues, des centaines de maisons habitées par leurs propriétaires, gens industriels, qui s'étaient ingénies à les construire et à les embellir par degrés. Ces cottages si bien entretenus se touchaient presque tous et quand ils se mettaient à vieillir, s'affaissaient sur leurs piliers de bois rentrant dans le sol et se prétaient ainsi un mutuel appui. Ces maisons-là, disparues dans nos incendies, sont

douces à mes souvenirs d'enfance. Elles témoignaient de l'honnêteté, de la moralité de leurs habitants, gens de bonne volonté pour le travail. C'était l'épargne qui les avait faites ainsi, élégantes encore dans leur infirmité, toujours si pleines de joie, d'amour et de bonne gaieté française !

C'était devant ces maisons, peintes de toutes les couleurs, sur les perrons à trois marches, en forme de demi-lune, que voisins et voisines s'asseyaient pour *jaser*. Jaser, ce besoin impérieux de nos compatriotes ! Quand il y avait une noce, les gens de la maison et les invités apportaient leurs sièges et devisaient fort joyeusement, vers la brunante, en attendant le bal. C'était alors que la chanteuse en titre de la compagnie disait la complainte, qui parle des devoirs et des tribulations de la mariée :

Vous n'irez plus au bal, madam' la mariée ;
 Vous garderez la maison.....
 Aux bals, aux assemblées,
 Il n'y faut plus penser.
 Avez-vous bien compris, madam' la mariée,
 Ce que vous a dit monsieur le curé ?
 " Fidèle à votre amant,
 Faut l'aimer constamment ;
 Fidèle à votre époux,
 Faut l'aimer comme vous. "

Quand on aura bien saisi le caractère des maisons et la physionomie des rues et des quartiers, il restera encore à explorer les contours, ou si l'on veut, les abords de la ville, je veux dire la partie qui s'avance insensiblement dans la campagne. Il y a là aussi une population à étudier, des types à peindre : la bohème y coudoie le travail de chaque jour ; l'ouvrier y a des goûts mi-champêtre, et le dimanche ou dans ses jours de chômage, il s'aventure vers les bois ; sa famille le suit et pendant qu'il a guetté de longues heures le trébuchet où viendra se prendre le *goglu*, la femme prépare le festin autour duquel se placera la maisonnée, indifférente aux regards de l'étranger, tant elle mangera de bon appétit !

Convient-il maintenant de parler de l'ouvrage de M. Lemoine ? Il y a mis de bons matériaux, disposés et coordonnés avec assez de méthode ; mais c'est tout. Le côté artistique du sujet lui échappe tout à fait ; mais, en revanche, il en a fort bien saisi le côté mercantile ; il s'y fait l'émule de M. Cherrier en nommant une multitude de gens qui n'ont guère besoin d'être là, à moins que ce soit à titre de souscripteurs. Encore un peu et M. Lemoine faisait un almanach d'adresses. Et quelle langue équivoque ! c'est drôle et c'est puéril tout à la fois ! Voyez ce qu'il dit du premier cheval et des chevaux de la colonie et du débarcadère, au cul-de-sac, " fort prisé par nos aïeux," et dites s'il est possible de se réconcilier avec l'archéologie entendue et exprimée de cette façon. M. Lemoine devrait se borner aux compilations, car si la mise en œuvre ne peut lui convenir, il aura du moins travaillé pour les artistes, et ce sera sa gloire et peut-être aussi sa consolation. " On n'en est pas plus savant, pour être moins lettré," disait Biot ; cette citation n'est pas pour M. Lemoine, mais pour ceux qui pourraient concilier le savoir et l'art de bien dire. Pourtant, M. Lemoine a encore foi en son style, puisqu'il en a écrit quelque part que son nouveau livre sur Québec est fait à la manière de Parkman. Nous verrons bien.

J. AUGER.

La mort du Colonel Gogy.

Quoique la mort procède généralement par surprises depuis quelques années à Québec, certes, personne ne s'attendait à ce qu'elle nous réservât celle-ci. On s'était habitué à considérer le colonel Gogy comme immortel ; il avait vu passer devant lui trois générations d'hommes, et ce vaillant octogénaire restait droit comme un cèdre, vigoureux, inattaquable par aucune des maladies ou des faiblesses de l'humanité ; pas un muscle de son corps n'avait fléchi ; l'âge ne vavait où le prendre ni comment s'accuser sur cette figure hardie que commençaient à peine à effleurer quelques rides timides. Le colonel était l'emblème de la vigueur physique et intellectuelle ; sa rare distinction, son intelligence brillante, sa provocante éloquence et son esprit tout-à-fait gaulois laisseront de lui un souvenir qui ne pourra être de longtemps effacé. Il a vécu tout le dix-neuvième siècle et presque une décade du dix-huitième, dont il avait gardé l'élégance hardie et cette courtoisie facile qui sont devenues aujourd'hui de la légende. Le colonel Gogy était par l'extérieur, les manières et les formes, un *gentilhomme* dans toute l'acception du mot, d'un mot qui n'a plus de sens à notre époque. Mais c'est à cheval qu'il était vraiment lui-même ; le fait est qu'il y a passé la moitié de sa vie ; pendant cinquante ans il a été le premier cavalier du Canada ; qui ne se rappellera pas promenade quotidienne de Beauport à Québec, et qui ne s'est arrêté cent fois pour contempler, pour admirer ce superbe vieillard qui, à quatre-vingt-deux ans, conduisait son cheval avec la dextérité, la souplesse et la certitude d'un vrai hussard ? Jusqu'au dernier jour, sa parole est restée nette, vibrante, avec cet éclat quelque peu métallique qui arrivait si distinct à l'oreille ; sa phrase, souvent harmonieuse, était toujours scandée ; chaque mot y trouvait sa place et gardait sa valeur ; le colonel, au barreau, semblait encore à cheval, à la tête de son régiment, haranguant la troupe avant le combat, défiant l'ennemi, et, en quelques mots passionnés, allant jusqu'au cœur des braves.

C'est ce qui fait qu'il était souvent pathétique ; il était le véritable orateur ; il avait tous les genres d'éloquence, et le plus grand homme que le Canada ait jamais eu, L. J. Papineau, mort aussi lui presque nonagénaire, le savait bien, parce qu'il avait eu plus d'une fois maille à partir avec ce paladin toujours prêt à rompre une lance dans le tournoi politique.

Le colonel Gogy a été mêlé à tous les événements mémorables de notre histoire pendant plus d'un demi-siècle. Il laisse une mémoire qui sera peut-être bien discutée, sur laquelle la critique trouvera à s'exercer parfois avec âpreté et malice, souvent aussi avec raison, mais il n'en restera pas moins un type légendaire à bien des points de vue, un des plus brillants représentants d'une époque qui s'efface à la hâte devant les tendances et le génie d'un monde tout-à-fait nouveau, pour qui le passé devient de plus en plus comme une image étrange que les hommes du siècle prochain pourront à peine concevoir, encore moins expliquer.

Victor Hugo à la Tribune du Sénat.

(Séance du 22 mai.)

L'ordre du jour appelle la discussion sur la proposition de M. Victor Hugo et de plusieurs autres sénateurs relative à l'amnistie. Cette proposition a été l'objet d'une déclaration d'urgence.

La parole est à M. Victor Hugo.

Aussitôt grand mouvement dans les tribunes; toutes les têtes se penchent, toutes les oreilles se dressent. Les sénateurs debout dans les couloirs regagnent à la hâte leurs places et braquent, à l'exemple des spectateurs, leurs lunettes sur la tribune; un léger murmure court dans tous les rangs, puis un profond silence se fait dans la salle. A pas lents, la tête légèrement inclinée, un portefeuille à la main, M. Victor Hugo monte à la tribune. Il déploie de grandes feuilles, il promène sur l'Assemblée un regard rapide, un peu sombre, puis il lit son discours. Il lit avec une liberté, avec une vivacité, avec une puissance de diction telle que l'action oratoire n'y perd rien.

Le spectacle que présente l'orateur et l'Assemblée a un caractère unique, saisissant, une sorte de grandeur étrange, presque inquiétante. L'Assemblée est muette d'un bout à l'autre du discours; le discours jette les émotions les plus diverses et les plus vives dans le cœur de tous ceux qui l'écoutent; mais tout le monde se contient et se renferme dans le silence le plus complet; l'homme de génie qui est à la tribune impose le respect à ceux mêmes qu'il froisse et qu'il blesse. Tous ces hommes, toutes ces femmes sont immobiles, la salle entière est comme figée; on dirait, dans un temple, des statues de pierre au-dessus desquelles retentit la voix d'un oracle, une voix surnaturelle, à laquelle on ne répond ni pour l'approuver ni pour la repousser. C'est à peine si de temps en temps s'élève dans les couloirs un bruit qui a hâte de s'éteindre: c'est le pas d'un huissier qui passe, c'est le frôlement de la robe d'une dame qui se presse dans le coin d'une tribune: des chut! impatients s'élèvent et avertissent les imprudents de s'effacer et de ne point troubler l'attention. Et le silence mortel recommence. Et dans cette salle immobile et muette la voix de M. Victor Hugo retentit toujours plus vibrante.

Il est beau à voir et à entendre, l'orateur, avec ce grand front, haut et large, avec cet œil de jais, noir, profond et brillant, où passent des éclairs, avec ce geste tour à tour saccadé et ample, toujours dramatique, avec cette voix mâle, un peu dure, d'une étonnante puissance, avec ces mouvements de pensée et de style qu'on admire et qui déconcertent par leur grandeur et leur singularité. Il ne se laisse point troubler par l'attitude de ceux qui l'écoutent; il sait en effet que cette immobilité n'est point de l'indifférence, et qu'il tient et agite ceux-là mêmes qui sont avec lui dans le plus entier désaccord. Et, en effet, un léger frémissement, qui parcourt involontairement les rangs, marque de temps en temps l'émotion qui a peine à se maîtriser. A la fin surtout du discours, ce sont dans les rangs des auditeurs de légers murmures et des mouvements qui ressemblent à l'ondoiement des champs de blé sur lesquels passe un souffle précurseur de l'orage. La droite regarde inquiète la gauche, la gauche regarde la droite. Mais le silence est à peine rompu par quelques "très bien!" isolés partis des bancs de la gauche. L'émotion ne se fait pas jour; une volonté bien arrêtée contient jusqu'à la fin les sentiments qui bouillonnent intérieurement, et le discours s'achève comme il avait commencé, au milieu du silence.

Voici le passage du discours dans lequel M. Victor Hugo a comparé le 2 décembre et l'insurrection de la Commune :

Je vais simplement mettre sous vos yeux une page d'histoire. Ensuite vous concluez.

Il y a vingt-cinq ans, un homme s'insurgeait contre une nation. Un jour de décembre, ou, pour mieux dire, une nuit, cet homme, chargé de défendre et de garder la république, la prenait au collet, la terrassait et la tuait, attentat qui est le plus grand forfait de l'histoire. (Très bien! à gauche). Autour de cet attentat, car tout crime a pour point d'appui d'autres crimes, cet homme et ses complices commettaient d'innombrables délits de droit commun. Laissez passer l'histoire! Vols: 25 millions étaient empruntés de force à la Banque; subornation de fonctionnaires: les commissaires de police,

devenus des malfaitours, arrêtaient des représentants inviolables; embauchage militaire, corruption de l'armée: les soldats, gorgés d'or, étaient poussés à la révolte contre le gouvernement régulier; offense à la magistrature: les juges étaient chassés de leurs sièges par des caporaux; destruction d'édifices: le palais de l'Assemblée était démoli, l'hôtel Sallandrouze était canoné et mitraillé; assassinats: Baudin était tué, Dussoubs était tué, un enfant de sept ans était tué sur Tiquetonne, le boulevard Montmartre était jonché de cadavres; plus tard, car cet immense crime couvrit la France, Martin Bidaure était fusillé, fusillé deux fois; Chalet, Cirasse et Cuisinier étaient assassinés par la guillotine en place publique. Du reste, l'auteur de ces attentats était un récidiviste; et, pour me borner aux délits de droit commun, il avait déjà tenté de commettre un meurtre; il avait, à Boulogne, tiré un coup de pistolet à un officier de l'armée, le capitaine Col-Puygellier.

Messieurs, le fait que je rappelle, le monstrueux fait de décembre, ne fut pas seulement un forfait politique, il fut un crime de droit commun; sous le regard de l'histoire, il se décompose ainsi: vol à main armée, subornation, voies de fait aux magistrats, embauchages militaires, démolition d'édifices, assassinats. Et j'ajoute, contre qui fut commis ce crime? contre un peuple. Et au profit de qui? au profit d'un homme. (Très bien! à gauche.)

Vingt ans après, une autre commotion, l'événement dont les suites vous occupent aujourd'hui, a ébranlé Paris.

Paris, après un sinistre assaut de cinq mois, avait cette fièvre redoutable que les hommes de guerre appellent la "fièvre obsidionale." Paris, cet admirable Paris, sortait d'un long siège stoïquement soutenu; il avait souffert la faim, le froid, l'emprisonnement, car une ville assiégée est une ville en prison; il avait subi la bataille de tous les jours, le bombardement, la mitraille; mais il avait sauvé, non la France, mais ce qui est plus encore peut-être, l'honneur de la France (Approbation à gauche); il était saignant et content. L'ennemi pouvait le faire saigner, des Français seuls pouvaient le blesser; on le blessa. On lui retira le titre de capitale de la France; Paris ne fut plus la capitale.....que du monde. Alors la première des villes voulut être au moins l'égale du dernier des hameaux; Paris voulut être une commune. (Murmures à droite). De là une colère; de là un conflit. Ne croyez pas que je cherche ici à rien atténuer. Oui—et je n'ai pas attendu à aujourd'hui pour le dire—entendez-vous bien—oui, l'assassinat de généraux Lecomte et Clément Thomas est un crime comme l'assassinat de Baudin et de Dussoubs est un crime; oui, le massacre des otages est un crime, comme le massacre des passants sur le boulevard est un crime; oui, ce sont là des crimes; et s'il s'y joint cette circonstance qu'on est repris de justice et qu'on a derrière soi, par exemple, le coup de pistolet au capitaine Col-Puygellier, le cas est plus grave encore; j'accorde tout ceci et j'ajoute: ce qui est vrai d'un côté est vrai de l'autre. Il y a deux groupes de faits, séparés par un intervalle de vingt ans, le fait du 2 décembre et le fait du 18 mars.

Ces deux faits, s'éclairant l'un par l'autre, ces deux faits, politiques tous les deux, bien qu'avec des causes absolument différentes contiennent l'un et l'autre ce que vous appelez des délits communs. Cela posé, j'examine, Je me mets en face de la justice. Evidemment, pour les mêmes délits, la justice aura été la même; ou si elle a été inégale dans ses arrêts, elle aura considéré d'un côté qu'une population qui vient d'être héroïque devant l'ennemi devait s'attendre à quelque ménagement, qu'après tout, les crimes à punir étaient le fait non du peuple de Paris, mais de quelques hommes, et qu'enfin, si l'on examinait la cause même du conflit, Paris avait certes droit à l'autonomie, de même qu'Athènes, qui s'est appelée l'Acropole, de même que Rome, qui s'est appelée Urbs, de même que Londres, qui s'appelle la Cité; la justice aura considéré d'un autre côté à quel point est abominable le guet-apens d'un parvenu quasi-princier qui assassine pour régner; et, pesant d'un côté le droit, de l'autre l'usurpation, la justice aura réservé toute son indulgence pour la population désespérée et fiévreuse, et toute sa sévérité pour le misérable prince d'aventure, repu et insatiable, qui, après l'Elysée, veut le Louvre, et qui, en poignardant la République, poignarde son propre serment. Messieurs, écoutez la réponse de l'histoire: le poteau de Satory, Nouméa, dix-huit mille neuf cent quatre-vingt-quatre condamnés, la déportation simple et murée, les travaux forcés, le bagne à cinq mille lieues de la patrie, voilà de quelle façon

la justice a châtié le 13 mars ; et, quant au crime du 2 décembre, qu'a fait la justice ? la justice lui a prêté serment (Mouvement d'approbation à gauche.)

Je me borne aux faits judiciaires ; je pourrais en constater d'autres plus lamentables encore ; mais je m'arrête.

Quand M. Victor Hugo descend de la tribune, des voix nombreuses s'élèvent à droite : Aux voix ! aux voix ! Personne ne se présentant pour répondre, le président se lève :

M. le Président.—La discussion générale est close.

DE LA TOLÉRANCE.

Discours de Castelar aux Cortès Espagnoles.

Le correspondant de Madrid au *Times* de Londres, écrivait ce qui suit, le 9 mai :—

Dans sa défense de l'intolérance religieuse, Senor Moyano, l'orateur du parti modéré, n'avait à peu près d'autres auditeurs, que les murs de la Chambre Basse des Cortès Espagnoles. Il a prétendu que, pour que sa gloire fût à son comble, l'Espagne devait se tenir strictement sous l'égide de la Papauté, et qu'il fallait que chez elle la volonté du Souverain Pontife eût encore force de loi.

Aujourd'hui, du moins, on respire et cependant les Cortès regorgent de monde. Dames du meilleur monde, politiques de toutes nuances, membres du corps diplomatique, étrangers de passage à Madrid, tous sont venus entendre Emilio Castelar et sont restés, pendant deux heures et demie, enchaînés par l'éloquence du grand orateur, et buvant ses paroles. Voici un passage de son discours :

“ Du jour même où les éléments de la matière humaine surgissent de la confusion du chaos, apparaissent aussi l'esprit, le cœur et la conscience de l'homme. Cet esprit, vous ne pouvez le courber, cette conscience, vous ne pouvez la lier par aucune loi coercitive. Essayez ! mais on l'a déjà essayé, et la conscience n'a jamais fléchi, et elle ne fléchira jamais non plus. Et pourquoi ? Parce que c'est la volonté même du Créateur qu'il en soit ainsi.

“ L'État, et allez en chercher la preuve à chaque page de l'histoire divine ou profane, a toujours cherché à subjuguier la conscience humaine. Pharaon, qui représentait l'État, n'essaya-t-il pas de plier Moïse et les Juifs à son propre culte ; et Pilate, autre représentant de l'État, en cherchant à en faire autant, n'a-t-il pas teint ses mains du sang de l'Homme-Juste. Néron, ce Cosaque du Don, Henri VIII avec son parlement servile, Charles IV, enfin toutes les puissances temporelles ont commis la même erreur fatale ; et comment leurs noms sonnent-ils à nos oreilles ? Non, mes frères députés, vous ne pouvez le faire.

“ La conscience et l'État sont deux grandes puissances, mais d'une nature bien différente : chacune d'elles a son rôle à remplir dans le monde. L'État qui représente l'autorité sanctionne tout ce qui est moral et clairement juste ; mais la conscience, elle, a à remplir une tâche plus haute, plus noble et plus délicate..... Quel est ce rôle ? Je vois autour de

moi d'honorables hommes d'État qui voudraient soumettre la conscience des sujets Espagnols au pouvoir et à la force de l'État. Et quoi ! si l'État s'avisait de vouloir indiquer quelle est la vraie et quelle est la fausse religion, le croiriez-vous ? Si vous votiez pour une unité religieuse imposée, votre vote signifierait que la loi humaine est supérieure aux lois morales et divines de la conscience et peut les violenter.

“ La conscience, messieurs, la conscience est inviolable, elle est incoercible, vous pouvez la persuader, mais la contraindre, jamais. Non, non, vous savez que vous ne le pouvez pas. Vous pouvez l'émouvoir par le souffle d'idées nouvelles, mais vous ne sauriez l'ébranler par des mandats. Le persécuteur croit avoir atteint son but, mais il ne l'a pas en réalité ; le consentement et l'obéissance extérieures, voilà tout ce qu'il peut obtenir. Est-ce bien là ce que vous appelleriez un triomphe ?

“ Messieurs, je n'accuserez certes personne de vouloir nous ramener à l'âge maudit des supplices, aux horreurs de l'Inquisition, à cet âge, où l'autel et la rue baignaient dans le sang innocent, non, mais je vous accuse de vouloir faire des espagnols, des hypocrites et des menteurs, de crainte que leurs enfants ne soient déclarés illégitimes, que leurs droits de citoyens ne leur soient ravés, et que, morts, leurs os n'aillent pourrir sur un fumier ou dans le *Campo*.

“ Vous dites : “ L'État s'engage à maintenir la religion catholique-romaine et ses ministres. ” Et bien, je rends à cette croyance l'honneur qui lui est dû, j'en reconnais toute la sublimité, la force et l'antiquité. Mais, vous ajoutez : “ Voilà la vraie religion. ” Iriez-vous jusqu'à dire que cette religion est la seule vraie, parcequ'elle est imposée par les lois humaines et la force des armes ? Assurément, non. Mais vous direz : elle est la seule vraie parcequ'elle se recommande comme telle au cœur et à la conscience. Et s'il en est ainsi, est-ce qu'il vous faut la force humaine pour vous faire suivre ce que votre conscience vous indique comme juste ?

“ Redoutez-vous une religion rivale ? Messieurs, vous rendez hommage au protestantisme, si vous le croyez tellement vrai qu'il puisse, à armes égales, l'emporter sur le catholicisme. Mais si elle n'est pas la vraie, cette religion de l'État, si elle n'est pas la vraie, qu'arrivera-t-il alors ? *Magna est veritas, et praevalerit !* Si la religion catholique-romaine est la vraie, elle l'emportera par la force de la vérité. Si, au contraire, le Protestantisme est vrai, il l'emportera et vous ne sauriez l'en empêcher.

“ Si la liberté de conscience vient de Dieu, vous ne pouvez la détruire, si elle est d'invention humaine, point n'est besoin de l'essayer. Protestantisme et Catholicisme ont usé tous deux de la violence ; la chute de Philippe II, l'histoire d'Angleterre sous les Tudors et celle de Jacques II, vous diront ce qui en est résulté.

“ Messieurs, j'en ai appelé à l'histoire, j'en ai appelé à votre conscience, j'en appelle maintenant à votre patriotisme. Parce que vous venez de triompher sur les corps, dans les provinces basques, pensez-vous donc que vous avez, par là, acquis quelque pouvoir sur les âmes des paysans de ces provinces.

“ Les exagérations religieuses ont fait encore bien plus de mal que les exagérations démocratiques. Il n'a fallu que trois mois pour que notre république avancée mît fin aux

émeutes de Carthagène, de Séville et de Cadix, mais il n'a pas fallu moins de quatre ans et 300,000 hommes pour mettre fin à une guerre religieuse.

“ Les femmes de Jérusalem allèrent au sépulcre, précisément à cette saison-ci, et le trouvèrent vide, et elles dirent que le corps de leur Maître avait été volé ; ce ne fut pas une voix humaine qui répondit : “ Il n'est pas ici, il est ressuscité. ” Aveugles, aveugles femmes de Jérusalem, oui messieurs, femmes insensées ! Mais bien plus insensés, bien plus aveugles encore, sont ces partis rétrogrades et réactionnaires ; ils cherchent le Christ là où il n'est pas ; ils le cherchent dans le sépulcre de pierre, dans le château féodal du Moyen-Age, dans le feu et le supplice, sur le parquet de l'Inquisition, dans l'histoire et voyez ! Il est ressuscité. Non, messieurs, il n'est pas là. Il est ressuscité dans la Raison, la Liberté, l'Égalité et la Fraternité, dans le supplice de John Brown, dans le martyr de Lincoln. Voyez ! la chaîne est rompue et la vérité et l'éternelle justice ont été reconnues et accomplies.

“ Messieurs, allez à vos bibliothèques, allez chez vos éditeurs, cherchez parmi vos livres ceux qui respirent cet esprit de liberté absolue de la pensée et de la conscience. Laissez-vous persuader, et ne cherchez plus à contraindre. Conciliez, et laissez à d'autres de persécuter. Brisez les fers et les chaînes que l'homme, et non pas Dieu, a forgé et forge encore. Voilà ce que j'avais à vous dire. ”

Tout cet admirable discours a été dit sans hésitation. Il abondait en érudition historique, en étincelants sarcasmes et en mouvements pathétiques. Tous les échos de la Chambre s'étaient gonflés des sons de voix amples et harmonieux de l'Orateur. Des explosions d'applaudissements à grand-peine réprimés suivaient chaque période du discours et la Chambre était comme enchantée.

Castelar tomba sur son siège, épuisé après cet immense effort, et l'orateur du gouvernement Moreno Nieto s'éleva pour lui répondre du haut de la tribune.

Lettre de Suisse.

Lausanne, 27 mai.

La découverte de la Suisse, au point de vue pittoresque par la curiosité cosmopolite date d'un peu plus d'un demi-siècle. Jusque-là ces vallées, ces Alpes, ces lacs bleus, ces cimes neigeuses qu'il est de mode aujourd'hui d'admirer ou du moins d'avoir vues, jouissaient dans le monde d'une assez triste réputation. Il était convenu que l'âpre hiver, pour parler comme les poètes du XVIIIe siècle, l'âpre hiver y faisait sa demeure. Il régnait en maître sur un peuple de pâtres incultes, vivant à peu près comme les ours et les fauves des bois. Qu'un homme bien né et d'un jugement sain pût avoir l'idée, sans y être forcé, de se risquer sur ces neiges, qu'on appelait alors des “ frimas ” et de trouver là quelque beauté, c'est ce qui n'entraît dans l'esprit de personne. Le monde civilisé, et avec lui le monde du beau artistique et littéraire, s'arrêtait à la limite de la région montagneuse, sur les bords de ce lac qu'avait immortalisé le génie de Rousseau ; plus loin commençait le domaine du froid, c'est-à-dire du laid, la nature incohérente, démesurée, violente, hostile à toute règle et à toute symétrie. Il a fallu une véritable révolution dans les idées pour faire trouver belles et surtout attrayantes

toutes ces choses réputées horribles, pour réconcilier l'homme moderne avec une nature trop grande pour sa taille et qu'il n'a pas encore réussi à refaire à son image. Mais enfin, grâce en partie à l'école romantique et à l'influence de Byron, en partie à la science et aux admirables récits de Bénédicte de Saussure, la révolution s'est faite, et la Suisse est devenue comme par enchantement la *great attraction* des voyageurs d'Europe et d'Amérique. Ses neiges et ses rochers ont presque fait délaisser le doux soleil de l'Italie ; tout au moins les amateurs des beautés pittoresques réunissent aujourd'hui dans un même enthousiasme les noms des deux pays : puissent le leur pardonner les mânes des Guaspres et des Claude Lorrain !

La Suisse est donc devenue la grande route et l'hôtellerie du monde entier. Ses glaciers ont cessé d'être vierges et ses pics d'être inaccessibles. Elle n'offre pas un vallon assez reculé, pas une cime assez âpre, que l'on n'y rencontre un touriste, parfois même, le cas n'est pas rare, un touriste en jupon, affirmant ainsi à sa façon la victoire de l'esprit sur la matière.

Grâce au Club alpin et à ses émules de tous pays, il n'y aura bientôt plus en Suisse une cime qui n'ait été escaladée, et au sommet de laquelle on n'ait fait flotter un drapeau. Depuis longtemps, les étroits sentiers de chèvres et de chevriers qui coupaient en zig-zag le flanc des montagnes, ont été remplacés par de larges routes carrossables avec relais de poste. La vieille auberge rustique avec son plafond de bois et son enseigne flottant au vent, si elle n'a pas complètement disparue, a du moins changé ses habitudes et.....ses prix. A côté d'elle, s'élèvent de toutes parts des demeures somptueuses, où le touriste qui aime ses aises est sûr de trouver, à deux pas des neiges éternelles, tout le confort et même tout le luxe des grandes villes.

Depuis quelques années surtout, le progrès de ce luxe dépasse tout ce que l'on aurait pu imaginer il y a douze ou quinze ans seulement. Les hôtels succèdent aux hôtels et rivalisent entre eux d'élégance ; plusieurs sont de véritables palais, et les merveilles d'hier comptent à peine auprès de celles du lendemain ; c'est une surenchère dans laquelle le prix de la lutte, c'est-à-dire de la libre concurrence, ne reste pas longtemps dans la même main.

A la modeste et rustique Unterseen, a succédé ce somptueux boulevard qui s'appelle Interlaken. La vieille ville de Lucerne est séparée du lac par une immense ligne d'hôtels, et partout où il reste une place libre, on y voit sortir de terre des constructions nouvelles. L'hôtel, du reste, envahit tout, et, il n'y a pas de cime trop élevée pour lui. C'est sa façade blanche qu'on découvre la première, en approchant de tous les points de vue célèbres ; il vous barre à la lettre le chemin ; à tous les détours du sentier, à l'angle de la forêt, en face de la cascade, au bord du glacier, au plus haut et au plus bas, c'est l'hôtel, toujours l'hôtel, que l'on rencontre, avec son confortable cosmopolite, son personnel de sommeliers en habit noir, remplaçant d'une manière peu avantageuse, il faut le dire, les jolies servantes d'autrefois. Ici on arrive en chaise de poste ou en omnibus ; là on est poussé à grand fracas de ferrailles par une locomotive essouffée gravissant d'un petit trot saccadé des pentes à donner le vertige. Bien rares sont aujourd'hui les gîtes où l'on ne peut arriver qu'à pied et avec l'aide de son bâton ; dans quelques années d'ici, il n'y en aura plus, si l'on en juge par les petits drapeaux rouge et blanc qui marquent, au travers des plus hauts pâturages, la route que parcourra prochainement la vapeur.

Le Bruning et les Scheidegg vont suivre l'exemple lucratif de Righi, et déjà on arrive en wagon de première classe, au pied de l'Eiger et de la Jungfrau. S'arrêtera-t-on en si beau chemin ! Quelque hardi inventeur ne trouvera-t-il pas le moyen de poser des rails sur le Névé et de lancer la locomotive par-dessus les crevasses du glacier ? C'est ce qu'un prochain avenir nous apprendra.

Pour le moment, il est incontestable que la Suisse est en train de subir une transformation complète, et que ses habitants montrent une intelligence et une sagacité supérieures dans l'exploitation de cette industrie particulière qui consiste à faire, moyennant rétribution, les honneurs de leur pays aux étrangers. Dès aujourd'hui, l'on peut dire que la Suisse est devenue la première hôtellerie des deux mondes. L'hospitalité qu'on y reçoit n'est point gratuite, tant s'en faut; beaucoup de gens la trouvent même un peu chère. Cependant, si l'on veut bien y réfléchir, on reconnaîtra que les prix n'ont rien d'exorbitant, surtout lorsqu'il s'agit des stations alpestres, où la saison utile ne dure que deux ou trois mois dans les meilleures années, et où toutes les provisions doivent être portées à d'os d'hommes.

Dans la plaine, les conditions ne sont guère plus favorables. Une saison de quatre mois peut passer pour une exception, et c'est pendant ce court espace de temps qu'il faut recouvrer l'intérêt de l'énorme capital représenté par les constructions, les jardins, l'orchestre, les eaux jaillissantes, et par un luxe d'aménagement et de services nécessairement fort coûteux. Il n'y a rien d'étonnant à ce que tout cela se retrouve plus ou moins sur la note du voyageur. Malgré cela, même dans les hôtels de premier ordre, les prix sont encore inférieurs à ceux de l'Italie, de la Hollande et de l'Orient. En outre, et ceci mérite considération, il y a dans ces prix une fixité qui met le voyageur à l'abri de certains caprices et le préserve de surprises éminemment désagréables. En agissant ainsi, les hôteliers suisses font preuve de discernement, et leur modération ne leur est point onéreuse.

Dans le même ordre d'idées, on ne saurait qu'approuver le système de tarifs adopté par quelques gouvernements cantonaux pour les guides, chevaux et voitures; ces tarifs sont généralement élevés, et néanmoins il n'est pas un voyageur sur dix qui ne soit heureux d'être dispensé, grâce à eux, de ces contestations sans cesse renouvelées qui sont aujourd'hui le fléau de l'Italie.

Tout cela est excellent, et l'on est en droit de dire que si l'hospitalité des montagnards suisses ne se donne pas, comme celle des montagnards écossais du temps de la *Dame Blanche*, elle est du moins honnête et loyale. Nulle part ailleurs l'étranger ne rencontrera plus de sûreté dans les relations, et pour peu qu'il s'y prête, un accueil plus cordial et plus bienveillant.

Pourtant cette médaille a son revers, et ce n'est pas sans une certaine appréhension que l'observateur, le moraliste voit aujourd'hui la Suisse entière se transformer chaque jour davantage en une immense hôtellerie, où tout se vend, où tout s'achète, où les beautés de la nature, les souvenirs historiques, ne sont plus que les instruments d'une exploitation fort habilement conduite; où l'on ne rend plus un service, on ne donne plus un verre d'eau qui ne soit payé à beaux deniers comptants.

Il est à craindre que l'esprit mercantile ne finisse par corrompre ce qu'il y avait de sain et de viril parmi ces populations élevées dans des traditions qui n'étaient pas celles du bien-être et du gain facile. Il est à craindre que la vie agricole et pastorale, la vraie vie nationale dans nos montagnes, ne souffre de ce contact, et que peu à peu, de progrès en progrès, le peuple suisse ne se trouve changé en une armée de cicérones, de guides, de joueurs d'*Alpenhorn* et de chanteuses de *jodelu*. Déjà certains symptômes fâcheux se font sentir. Les mendiants de profession, qui étaient à peu près inconnus dans certaines vallées, commencent à se montrer çà et là, signe funeste d'affaissement et de démoralisation. Dans ces belles contrées de l'Unterwald ou de l'Oberland, sur les pentes verdoyantes de la Wengen-Alp, des enfants blonds et roses, aux joues luisantes de santé, sont dressés à tendre la main, à fermer sur la route du voyageur des barrières qu'ils se hâtent d'ouvrir à son approche avec un empressement intéressé. Le touriste est soumis, sur ces routes fréquentées,

à des obsessions qui rappellent trop les usages de l'Italie, et le renom de la Suisse en souffre un peu. Ce n'est pas ainsi qu'on se représenterait ce noble pays, et l'on est choqué à bon droit du contraste que présentent ces mœurs serviles, avec ce qu'on est en droit d'attendre d'un peuple républicain.

Ce contraste est d'autant plus attristant qu'il n'y a pas ici, comme ailleurs, l'excuse de l'ignorance et d'une éducation mal faite; à chaque pas, au contraire, on est frappé de l'intelligence de notre peuple, de son instruction supérieure, de la facilité avec laquelle il s'exprime dans des langues étrangères. Pourquoi faut-il que tant de dons remarquables soient gâtés par une âpreté au gain qui dépasse parfois de beaucoup les bornes permises? Sans doute, c'est aux voyageurs eux-mêmes, aux Suisses surtout, à lutter contre les progrès du mal, en sachant résister avec fermeté à certaines obsessions. Mais les autorités cantonales et communales ont aussi quelque chose à faire: elles ont à donner l'exemple de la résistance à cette invasion du mercantilisme. Ces autorités encourent, au contraire, une large part de responsabilité, lorsqu'elles cèdent à prix d'argent des beautés qui appartiennent à tous, pour en faire l'objet d'une vulgaire exploitation, lorsqu'elles permettent par exemple, à un entrepreneur d'enfermer une cascade dans une baraque de foire, à un autre, d'escamoter à son profit un site célèbre en le masquant par un hôtel. Ce sont là des faits extrêmement fâcheux, non seulement parce qu'ils gâtent et déshonorent cette grande nature, mais parce que ces exemples, venant de haut, habituent les petits et les humbles à considérer toutes choses, mêmes les plus nobles et les plus belles, comme un objet de commerce, et ce sont là des enseignements qui ne se donnent pas impunément. Je ne voudrais rien exagérer: je sais combien il y a encore dans le peuple suisse de nobles qualités et d'instincts généreux, ne fût-ce que son patriotisme si dévoué et toujours en éveil. C'est là, sans doute, une admirable sauvegarde; mais s'il est vrai comme l'a dit Montesquieu, que les Républiques vivent surtout par les mœurs, il y a ici une ombre qu'il serait imprudent de ne pas vouloir reconnaître.

P. S.—Au moment de fermer ma lettre, je trouve dans une correspondance de Berne le paragraphe suivant, qui peut malheureusement se passer de commentaires, et rentre du reste, bien qu'indirectement, dans l'ordre d'idées que je viens de développer:

"Le gouvernement bernois est dans une passe difficile, et il voit le pouvoir lui échapper peu à peu. Le Conseil d'Etat a accordé à la Compagnie du Berne-Lucerne une somme de 935,000 fr. sans autorisation. Ce fait révéle tout récemment, a produit une vive impression, et le Grand-Conseil a décidé qu'il ne passerait pas l'éponge sur de pareilles manœuvres. Il faudra que le peuple vote, et s'il n'accepte pas les faits accomplis, les membres du Conseil d'Etat seront rendus responsables des 935,000 fr. dépensés sans son autorisation. En attendant, le Grand Conseil a écarté de son bureau et de la présidence ses chefs habituels, et a choisi des membres de l'opposition, francs du collier en matières ferrugineuses."

Mort de George Sand.

Depuis quelques jours nous savions que la vie du grand romancier était en danger; la maladie qui avait saisie Mme. George Sand s'est terminée le 8 juin par la mort.

Amantine Lucile-Aurore Dupin, baronne Dudevant, connue sous le nom de George Sand, était née à Paris en 1804. Elle fut d'abord élevée au château de Nohant, près de la Châtre, dans le Berry, par sa grand-mère, Mme Dupin, qui était tout imprégnée des idées libé-

rales du 18^e siècle dont la jeune Lucile devait devenir plus tard l'un des plus brillants défenseurs. Vivant à la campagne, elle adorait la poésie des scènes champêtres ; jouant avec les enfants des paysans, elle n'eût pas de peine à reconnaître la vérité des idées d'égalité parfaite qui sont l'essence de la démocratie.

Elle fut mise plus tard au couvent des Augustines anglaises de la rue des Fossés-Saint-Victor : avec son imagination puissante et toujours en mouvement, il n'y a pas à s'étonner que les cérémonies de la religion catholique aient impressionné son jeune esprit (elle avait quinze ans alors) au point de lui donner l'idée de chercher le repos et le bonheur dans la vie du cloître. Cette crise dura peu, heureusement, sans quoi la France eût perdu peut-être un de ses plus grands écrivains.

Elle revint à Nohant en 1820 et se plongea alors dans la lecture des philosophes, des moralistes et des grands maîtres de l'art dramatique. De toutes ses lectures, c'est celle des œuvres de Jean-Jacques Rousseau à laquelle elle revenait sans cesse avec le plus de ravissement, et la trace des idées et du style même du grand précurseur de 1793 devait se retrouver plus tard dans les écrits de l'ancienne pensionnaire des Augustines anglaises.

Elle fut mariée en 1822 au baron Dudevant, dont elle eut deux enfants, un garçon et une fille ; mais les deux époux ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'il existait entre eux une irrémédiable incompatibilité d'humeur, et après quelques années de douloureux froissements, Mme Dudevant se décida en 1831, du consentement de son mari, à venir habiter Paris pour tâcher d'y vivre à l'aide du travail de son crayon et de sa plume.

Le premier roman qu'elle publia, *Rose et Blanche*, fut écrit en collaboration avec M. Jules Sandeau ; et c'est le nom de son collaborateur qui lui donna la première idée du pseudonyme de George Sand qui ne devait pas tarder à devenir prodigieusement illustre. En même temps que ce pseudonyme masculin, elle se décidait aussi à porter ces vêtements d'homme qu'on lui a plus d'une fois reprochés comme un véritable scandale.

Enumérer tous ses ouvrages, ses romans surtout, serait presque impossible ; contentons-nous de citer les plus importants. En 1833 parut *Lélia*, œuvre de découragement dont le style profondément émouvant, quoique un peu déclamatoire, mit son auteur définitivement hors de pair ; en 1836, *Mauprat*, le chef d'œuvre de la première manière de George Sand. Puis parurent *Spiridion*, *Consuelo*, la *Comtesse de Rudolstadt*, le *Meunier d'Angibault*, *Jeanne*, *François le Champi*, la *Mère au Diable*, les *Baux Messieurs de Bois-Doré*, l'*Homme de Neige*, *Jean de la Roche*, le *Marquis de Villemer*, *Valvèdre*, la *Ville Noire*, *Tamaris*, *Mlle. la Quintinie*, la *Ptite Fadette*, *Marianne*, etc., etc.

Au théâtre, George Sand n'a guère donné que des adaptations de ses romans, adaptations qui n'ont pas toujours été heureuses ; celle de ces pièces qui a eu le plus de succès est le *Marquis de Villemer*.

La vie de Mme. Sand a été des plus agitées ; elle a donné dans l'*Histoire de ma Vie* le récit de ses aventures, de ses relations avec Michel de Bourges, Lammenais, Pierre Leroux, Chopin, etc. Dans *Elle et Lui*, livre d'une magnificence de style éblouissante, mais d'une inspiration morale peu louable, elle a raconté sous le voile de noms d'emprunt les crises de sa liaison avec Alfred de Musset.

La politique et le socialisme ont joué un grand rôle aussi dans sa vie, surtout pendant la période 1848-1851 où elle rédigea la *Commune de Paris* avec Barbès et Sobrier.

D'ailleurs ses romans n'ont cessé de prêcher à ses innombrables lecteurs les idées généreuses de liberté et de justice dont elle s'est sentie animée jusqu'à son dernier souffle. Jusqu'à son dernier souffle elle n'a cessé d'obéir à la loi suprême du travail. En 1875 elle publiait un de ses romans les plus frais d'inspirations, *Marianne*, et il n'y a pas six semaines qu'elle livrait au journal le *Temps* des articles d'une finesse d'analyse des plus merveilleuses sur les marionnettes de Nohant avec lesquelles M. Maurice Sand, son fils, amusait les loisirs du romancier devenu grand'maman.

Lettre d'Espagne.

Quand on est à Séville, il faut se rappeler les nouvelles de Mérimée, se souvenir de sa *Carmen* et aller visiter la manufacture des tabacs. Nous n'y avons pas manqué, et, fredonnant la charmante *Habanera* de ce pauvre Bizet : "Si tu ne m'aimes pas, je t'aime. Si je t'aime, prends garde à toi," nous avons pénétré dans l'établissement où Carmencita fit ses premières armes.

Il y a cinq mille cinq cents femmes occupées à rouler des cigares et des cigarettes ; elles travaillent comme elles veulent et à leurs heures ; elles ont tant pour cent sur l'ouvrage qu'elles font. Celles qui se lèvent dès l'aube et qui s'en vont avec le soleil gagnent six ou sept francs par jour ; les paresseuses ou les mères de famille, qui ont leur ménage à terminer, gagnent deux francs et quelquefois moins.

Il est rare de voir un spectacle plus curieux, plus intéressant, plus périlleux même que celui des grandes salles où travaillent les plus jolies filles de l'Andalousie. Tous les cinq pas, et séparées les unes des autres par des allées étroites, sont dressées de larges tables autour de chacune desquelles sont assises dix ou douze femmes. Elles ont à leur côté un large panier dans lequel sont les feuilles de tabac toutes mouillées ; elles les prennent une par une, les découpent, les roulent et les collent. Tout cela dure une minute à peine, et bientôt chaque travailleuse a réuni un certain nombre de cigares qu'elle arrange en un paquet, noue avec un ruban rouge, et qu'elle dépose sur des tablettes disposées à cet effet.

Comme il fait chaud, les cigarières sont vêtues à la légère. En arrivant, elles ont ôté leurs robes et les ont accrochées à des patères qui régissent autour de la salle ; elles n'ont plus sur elles qu'un jupon court et une chemise qui ne cache pas grand'chose. Mettez là-dessus une tête brune aux yeux noirs brillants, aux dents blanches, aux cheveux en désordre et rehaussés par deux ou trois roses et vous enverrez aisément la promenade que nous avons faite. Car, toutes les Andalouses sont jolies, on ne peut le nier. Il y a en elles une grâce, un abandon, une sorte d'effronterie candide qui explique les deux vers de Carmencita : "Si tu ne m'aimes pas, je t'aime. Si je t'aime, prends garde à toi."

Sur ces cinq mille cigarières, il y a deux mille gitanes, c'est-à-dire des Andalouses qui ont du sang maure dans les veines. Elles sont plus brunes, plus rieuses, plus déhanchées que les autres. Elles vous sourient et vous parlent quand vous passez auprès d'elles, et leurs moindres mouvements ont des allures de danse.

Tout ce monde travaille en caquetant, en riant ; il y a des mères de dix-sept ans qui allaitent leurs enfants ; d'autres les bercent dans un grand coffre où il y a eu des feuilles de tabac. Celles-ci fument des cigarettes qu'elles choisissent parmi celles qu'elles fabriquent. Là, au coin d'une table, une vieille femme a ouvert un comptoir d'eau fraîche, de sirops et d'oranges, qu'elle débite aux ouvrières altérées. Plus loin, une gitane chante en travaillant ; une petite fille de trois ans apprend à danser ; elle saute sur une table, et sa mère l'instruit en tapant dans ses mains et en psalmodiant quelques phrases d'une cachucha primitive. La petite fille a déjà le *meneo*, c'est-à-dire le déhanchement provoquant et voluptueux des gitanes.

Dans une autre salle, on fait les cigarettes. Le tableau est des plus gracieux. Toutes les ouvrières, rangées autour d'une table creusée en auge et remplie de tabac frisé, en prennent la quantité qu'il faut et la roulent dans un *papelito* qu'elles ont sur les genoux. Il faut admirer la rapidité avec laquelle elles accomplissent leur besogne. Il y en a qui font dix et douze cigarettes à la minute. On nous a montré une jolie fille qui en roulait vingt en soixante secondes. J'ai voulu en

avoir la preuve et j'ai suivi le travail de l'ouvrière, la montre en main. J'ai constaté dix-sept cigarettes, mais il peut se faire que l'enfant, se sentant observée, ait perdu un peu de sa dextérité habituelle.

Nous sommes restés longtemps à la manufacture, ne nous lassant pas de regarder toutes ces têtes brunes plus jolies les unes que les autres, et d'entendre tous les caquetages rieurs auxquels nous n'étions pas étrangers.

ALBERT MILLAUD.

VARIÉTÉS.

Une visite aux tribus inférieures de l'espèce humaine.

Nous avons l'habitude singulière, nous autres Français, de considérer la race humaine comme une sorte de généralisation de notre propre race, et de ne voir dans les pays lointains que des Européens quelque peu modifiés par les conditions variées de la vie sur les divers points du globe. Nous enveloppons dans une même unité notre conception de la grande famille humaine, et nous ignorons quelle diversité profonde sépare les groupes d'êtres désignés sous le nom d'hommes. C'est là cependant une étude curieuse à faire, et le sujet le plus capable de nous éclairer sur les origines de notre espèce et sur les progrès successifs de sa valeur intellectuelle.

Jetons un instant nos regards sur les régions récemment explorées par les infatigables missionnaires de la civilisation, par les hommes dévoués et libres qui se consacrent de nos jours à l'observation directe des manifestations primitives de la pensée, de son éveil sous le crâne lourd et grossier des peuplades de l'Amérique du Sud ou de l'Afrique centrale.

Dans un voyage de l'Océan Pacifique à l'Océan Atlantique, commencé il y a plus de vingt ans, M. Paul Marcoy nous présente, par exemple, des études bien propres à nous fournir une appréciation plus exacte de notre race et de ses manifestations distinctes, depuis les échelons inférieurs qui semblent toucher encore à la race des singes jusqu'aux degrés plus élevés où l'esprit s'affirme et progressivement domine la matière.

Nous sommes chez les peaux rouges, au Brésil, dans la tribu des Mesayas. Il y avait là dans le temps, paraît-il, des Indiens porte-queue. Ces caudaphores, que la rumeur des pays voisins affirmait être le produit monstrueux du coatas roux (*Ateles ruber* des naturalistes) avec des femmes de race tapuya, formaient une tribu nombruse sur les rives de l'Amazone. M. Marcoy, n'étant resté que vingt-quatre heures à Matura, n'a pu voir lui-même ces hommes-singes; mais leur existence dans le voisinage lui fut assurée, et il nous donne la curieuse déclaration écrite en 1752, sous l'autorité de l'Évangéliste, par le missionnaire José Ribeiro, qui avait tenu à scrupule d'en faire lui-même la constatation. "Ces sauvages brutes, dit-il, sont pourvus d'une queue de la grosseur du pouce, longue d'une palme, couverte d'un cuir lisse et dénuée de poils."

Les Mesayas ne sont pas tout à fait dépourvus de culture intellectuelle et même d'opinions philosophiques, comme certaines tribus de l'Afrique dont nous aurons à parler tout à l'heure. Ils ont un système théogonique bien primitif, qui peut être résumé comme il suit. Ils croient à l'existence d'un être supérieur qu'ils craignent de nommer. La manifestation visible de ce dieu est l'oiseau *buêque*, charmant sylvain à la chape or et vert, au poitrail nacarat, que notre voyageur a souvent tiré et empaillé sans se douter qu'il chargeait sa conscience d'un déicide.

Leur système du monde nous intéresse particulièrement. D'après les Mesayas, deux sphères, l'une supérieure et transparente, l'autre inférieure et opaque, divisent l'espace; dans la première habite la divinité. Dans la seconde naissent et meurent les hommes rouges, qu'une récompense ou un châtement attend au sortir de cette vie.

Deux astres *Veï* et *Yacé* (le soleil et la lune) éclairent tour à tour la sphère supérieure. Les étoiles, *Ceto*, sont d'humbles lampes qui prêtent leur clarté à la sphère inférieure, séjour des hommes.

En arithmétique, ils ne savent compter que jusqu'à trois. Au delà par duplication.

Ils dissèquent leurs morts, en brûlent les chairs et ne conservent d'eux que leurs ossements, qu'ils peignent en rouge et en noir, et placent dans des jarres qu'ils enfouissent dans la forêt. Ils s'écartent avec soin de ce lieu, de peur que l'âme du mort cherchant un autre corps ne s'introduise dans le leur, ce qui ferait double emploi d'âmes pour un seul corps et deviendrait gênant.

Ils ceignent leurs reins d'un écheveau de cordelettes tressées avec le poil du singe *ateles ruber*. Hommes et femmes portent la chevelure en queue de cheval, et plantent autour de leur bouche de longues et fortes épines de mimosa dirigées obliquement en avant. Ils ont pour armes l'arc, la massue, et un bâton dont l'extrémité fendue leur sert à lancer des pierres.

Leur plus grand ennemi est le *Miranhas*, tribune voisine. Tout *Miranhas* qui tombe entre leurs mains est religieusement engraisé et mangé. Lorsqu'ils sont satisfaits sur le premier point, ils ordonnent au prisonnier d'aller dans la forêt chercher du bois, pour être cuit le lendemain. Cette lugubre corvée, le pauvre captif l'accomplit avec une indifférence parfaite, en fredonnant un air national destiné à narguer son vainqueur. Lorsqu'il est rentré avec sa provision de bois, on marque sur son corps avec de l'ocre rouge les parties délicates dont on compte se régaler le lendemain, puis on le fait danser dans une fête générale.

Le lendemain, à son réveil, on lui ouvre le corps, on le lave dans le ruisseau voisin, et de vieilles femmes exportées en cuisine le détaillent en menus morceaux, le jettent dans une chaudière avec addition d'eau et de piment, et mettent le feu aux bûchettes ramassées la veille par le défunt. Bientôt l'impur ragoût cuit à gros bouillons.

On sert alors à chaque convive son morceau d'Indien avec un peu de sauce. Les viscères et les intestins sont rôtis sur les braises, et les os sont concassés pour en sucer la moelle. Quant à sa tête, on la dessèche et on la peint pour la garder.

Non loin de là habitent les *Chumanas*, qui tatouent leurs lèvres et décorent leurs joues d'une double volute; les *Teimbras*, qui se noircissent le visage et passent une rondelle de bois dans leur lèvre inférieure; les *Yamas*, qui briscent les os de leurs morts pour en sucer la moelle, dans la croyance que, l'âme du défunt y étant cachée, ils la font revivre en eux.

Les *Muras*, à l'aide d'une flûte à cinq trous et d'une langue musicale, conversent entre eux. Deux de ces Indiens séparés par une large rivière échangent des réflexions sur la pluie et le beau temps, se racontent leurs affaires, etc. Comme chez les autres tribus, le ton majeur est banni de leurs mélodies; l'homme de la nature ne s'exprime que par des notes mélancoliques.

Ce langage nous fait souvenir que les peaux rouges du grand-ouest de l'Amérique conversent souvent entre eux *par signes*; ce sont ces mêmes peaux rouges qui gardent l'usage terrible de scalper le crâne du vaincu, de lui arracher la chevelure et la peau de la tête.

Quelle qualification donner à la manière dont les Indiens de l'Amazone entendent s'amuser à leur fête des guerriers? Écoutez:

Ils commencent par se fouetter mutuellement en chœur jusqu'au sang, après quoi ils s'emplissent le nez, autant qu'ils le peuvent, de la poudre odorante du fruit torréfié du *parica*. Puis ils vident, en s'ex-citant l'un l'autre, force cruchons de vins d'*Assaley*, et lorsqu'ils ne peuvent plus boire par la bouche, ils passent à l'inexplicable exercice que voici:

La troupe se divise par escouades de douze hommes, qui s'assoient en cercle sur le sol. Une outre, terminée par une canule de roseau, est remplie d'infusion de *parica*, et tour à tour chaque assistant, s'asseyant sur cette outre d'une certaine façon (qu'il est superflu de mieux définir), l'aplatit jusqu'à parfait épuisement du liquide qu'elle contenait. Tour à tour remplie et vidée, elle ne cesse de faire le tour du cercle que lorsque l'abdomen des individus, tendu comme un tambour, menace de se rompre. Parfois, quelque convive trop ballonné éclate tout d'un coup comme un obus au milieu de la fête.

Voilà certes une manière inattendue de prendre des narcotiques!

Moins civilisés que les précédents, les Macus du Japura vivent dans les forêts, grimpent comme des chats sur les arbres pour saisir les oiseaux et les œufs dont ils se nourrissent, mangent des racines crues et dépouillent les arbres de leurs fruits verts. Leur manière de vivre se rapproche si visiblement de l'espèce simiane, qu'on les a classés pendant longtemps dans la famille des grands singes et, comme tels, pourchassés à coups de fusil.

Parmi les coutumes les plus bizarres des indigènes de ces contrées lointaines, nous signalerons celle d'*aplatir la tête*, qui fut en usage chez les Omaguas de Sac-Pablo. Les mères entouaient de coton le front des nouveau-nés, le pressaient entre deux planchettes, et augmentaient cette pression jusqu'à ce que l'enfant fût en état de marcher seul. Tout jeune encore et s'exprimant à peine, le sujet était déjà en possession d'un crâne oblong qui figurait une mitre d'évêque. Mais voici qu'un jour le contact des Espagnols fait passer la mode des têtes oblongues, au grand recri de ceux qui les avaient en poire, et qui se virent contraints de les garder ainsi jusqu'à leur mort. La jeune génération porta sa tête au naturel. Le dernier Omagua à tête mitrée mourut il y a soixante-dix ans. Remarque bizarre, cette abolition de la forme traditionnelle de la tête fut suivie d'une diminution notable des indigènes.

Ces peuplades de l'Amérique du Sud sont bien supérieures à certaines tribus de l'Afrique centrale. Sir Baker nous apprend que dans le territoire des Nouers, les hommes restent toujours nus comme la main, frottent leur corps "de cendre, et, en y ajoutant de l'urine de vache, se teignent les cheveux en roux, ce qui leur donne un aspect affreusement diabolique." Les femmes non mariées vont également toutes nues; les autres portent une ceinture d'herbes et les plus élégantes une ficelle avec un bouquet. Elles pratiquent une incision dans la lèvre inférieure et s'y plantent un gros fil de fer avançant comme la corne d'un rhinocéros.

Il va sans dire que la polygamie est la règle générale de ces tribus, surtout pour les gens riches, car une femme s'achète dix vaches. La maternité étant un honneur, il arrive souvent qu'un seul homme compte un très-grand nombre de fils et de filles. Ainsi, le chef de la tribu dont nous venons de parler avait déjà 116 enfants au moment du passage de M. Baker.

Les peuplades de l'Afrique centrale qui vivent sur les bords du lac Albert sont dans un tel état d'infériorité que l'infatigable successeur de Speke est arrivé à considérer ces races noires comme *préadamites*. Son jugement se base d'une part sur ce fait qu'elle n'a aucune idée de l'existence de Dieu et de la vie future, et que ces idées ont toujours été conservées chez les races blanche et jaune issues d'Adam; il se base d'autre part sur cet autre fait que le terrain qu'elle habite est composé de roches granitiques primitives dont la surface ne paraît avoir été altérée par aucun événement postérieur.

Il résulte des observations faites, depuis dix ans surtout, dans les régions habitées par ces tribus inférieures, une opinion générale diamétralement opposée à la tradition européenne, c'est que l'humanité ne paraît point descendre d'un couple unique créé dans un état supérieur d'intelligence, mais bien plutôt et plus simplement de la série zoologique progressant par voie d'élection naturelle, et dont la marche ascendante donna naissance à la manifestation des races de singes avant celle des races humaines inférieures, et à celles-ci avant celle de la race blanche.

Il y a moins de différence entre un chimpanzé et un nègre du lac Albert qu'entre celui-ci et Newton ou Kepler.

D'ailleurs le dernier voyage dans le Soudan occidental n'a-t-il pas montré des familles de singes évidemment dignes du titre de candidats à l'humanité? Un jour, le 4 décembre 1863, M. Mage arriva au pied d'une montagne étagée habitée par toute une ville de singes, dont le dessin, que nous avons sous les yeux, montre une société dont les divers membres s'entendent parfaitement. "Lorsque j'arrivai en vue de la montagne, dit M. Mage, un concert semblable à celui d'une meute immense me salua. J'étais déjà de mauvaise humeur par suite des difficultés de la route. Ces êtres associés, jouant, hurlant, gambadant, m'exaspérèrent. Je pris une carabine et je tirai dans un groupe. J'en vis tomber un, et, en un clin-d'œil, les autres se précipitèrent sur son corps, l'enlevèrent, l'emportèrent et s'enfuirent tous. La montagne fut déserte."

Combien ces observations faites dans les voyages sont plus propres à nous instruire que les meilleures hypothèses créées au coin du

feu! C'est dire que nos belles publications géographiques contemporaines rendent un éminent service à notre éducation générale.

Ce n'est point dans nos cités et chez nos nations, c'est dans ces contrées où l'œuvre de la nature se laisse encore surprendre, qu'il faut aller pour se former une idée des commencements de notre espèce. Ces peuplades de l'Afrique, comme celles de l'Amérique du Sud, en sont encore à l'âge de pierre, où en étaient les Gaulois, nos ancêtres, il y a dix mille ans peut-être. Elles n'ont ni tradition, ni histoire, ni conscience, ni science, ni art, en un mot aucune manifestation pure de la pensée. C'est que la pensée humaine ne fait encore que s'éveiller sous ces rudes crânes. L'exercice séculaire des forces mentales développe seul dans un peuple sa valeur intellectuelle; à mesure que chaque peuple accroit ainsi sa force intrinsèque, à mesure il domine et absorbe les voisins restés inférieurs. C'est ainsi que progressivement s'est formée la zone supérieure et plus épurée de l'espèce, la zone intellectuelle, qui seule représente vraiment l'humanité pensante.

CAMILLE FLAMMARION.

La Mort d'Abdul-Aziz.

Opinion de la presse américaine.

Du *Times* de New-York :

Quand on pense qu'Abdul-Aziz, malgré ses infirmités et ses vices, était un point de ralliement pour l'opposition au nouveau sultan, et un homme dangereux tant qu'il serait resté vivant, il est naturel de considérer cette histoire de suicide comme un peu suspecte. Il est probablement vrai qu'Abdul-Aziz est mort. En 1807, le sultan Moustapha et son prédécesseur déposé, Sélim III furent mis à mort pour trancher toutes les questions relatives à la succession. La Turquie a fait quelques progrès depuis lors, et si Abdul-Aziz a été secrètement étranglé, l'histoire d'après laquelle il se serait tué dans un accès de délire peut être acceptée comme une concession aux préjugés de la civilisation de l'Europe moderne.

Le *Herald* exprime à peu près la même opinion; cependant il ajoute :

En admettant le caractère suspect de cette histoire de suicide, — et il faudrait être bien hardi pour accepter une simple déclaration officielle à cet égard comme la vérité — on peut trouver quelques raisons de croire qu'Abdul-Aziz a vraiment attenté à ses jours. Comme tous les despotes dont la popularité s'est évanouie, il était devenu morose, sombre et se tenait à l'écart de tout le monde, excepté des créatures qui servaient à ses plaisirs sensuels ou satisfaisaient ses dépendieuses caprices. A mesure que le mécontentement populaire se manifestait il employait toute l'énergie que lui laissait sa voluptueuse indolence à amasser de l'argent. Il n'a jamais été un homme d'action. L'expression de sa physionomie était partagée entre l'ennui et l'insensibilité. Quand le moment de l'action était venu, quand les softas des mosquées et la canaille des rues entouraient le palais et faisaient entendre des cris menaçants pour demander un nouveau grand-vizir, il ne sut ni trouver les moyens matériels, ni déployer la vigueur nécessaire pour écraser l'émeute, comme son père Mahmoud II avait écrasé les janissaires, il y a juste cinquante ans. Il ne pouvait y avoir de pensées plus sombres que celles qui remplissaient l'esprit d'Abdul-Aziz le jour où, livré à toutes les passions d'une tyrannie renversée par sa propre faute, il était entraîné du trône à la prison par des mains rebelles, laissant à un autre le pouvoir, les plaisirs et les trésors amassés avec tant de soins pendant des années. Tout ce que la vie pouvait avoir d'attrayant pour lui était perdu, et il n'était même pas sûr du terrain sur lequel il pourrait mettre le pied. Dès lors, serait-il étonnant qu'ayant devant les yeux le sort de son grand-oncle Sélim III, massacré par les janissaires après avoir été déposé par eux, il se crut tellement exposé à être tué par les softas qu'il ait pris conseil de son désespoir et se soit suicidé pour échapper au supplice?

De son côté, le *Messageur Franco-Américain* s'exprime ainsi :

La mort d'Abdul-Aziz restera un mystère. Le Sultan Mourad et ses ministres auront beau dire qu'ils sont innocents de cette mort, on ne les croira pas, parce qu'on sait que l'assassinat est dans les mœurs turques. Cependant nous sommes de l'avis du *Herald*, et le suicide nous paraît très-probable, quoique cet acte suppose une énergie plus grande que celle dont l'ex-sultan paraissait capable.

Une proclamation du nouveau sultan promet des réformes importantes au point de vue des finances, de la justice et de l'instruction publique. Rien n'est plus ordinaire, rien n'est plus facile que les promesses de ce genre dans des circonstances comme celles où se trouve le gouvernement turc. Ce n'était peut-être pas non plus la bonne volonté qui manquait à Abdul-Aziz. Mais il y a en Turquie des obstacles contre lesquels les intentions du sultan Mourad échouent probablement, comme celles de l'homme qu'il vient de détrôner.

Il suffit qu'un gouvernement soit nouveau pour être aux yeux du public turc le plus beau du monde. Son engouement se passera bientôt, et le sultan Mourad ne tardera peut-être pas à suivre son oncle en exil.

NOUVELLES DIVERSES.

—D'après les correspondances que nous recevons de Philadelphie, on continue à se plaindre de l'inachèvement du parc de l'exposition. Les galeries sont ouvertes au public depuis un mois, et cependant les approches du *Main Building* et de la galerie des machines, les allées conduisant aux galeries d'horticulture et d'agriculture, et même celles qui avoisinent le *Memorial Hall* et le pavillon des Etats-Unis, sont ou fort mal aménagées ou bien peu entretenues. Un petit nombre d'ouvriers terrassiers travaillent sur quelques points, mais il en faudrait des centaines pour mettre promptement le parc en état d'affronter les regards du public. La commission ne semble pas le comprendre. Il en résulte que le parc produit, autour de l'exposition, à peu près le même effet que ferait un cadre de bois blanc autour d'un tableau de Raphaël. La splendeur des bâtiments fait encore ressortir l'aspect misérable de leur entourage.

Il faut dire aussi que le retard qu'a subi la construction de plusieurs des bâtisses disséminées dans le parc contribue à donner à celui-ci l'aspect d'un tertain vague où s'élèverait une ville à moitié bâtie. Quelques-unes de ces bâtisses sont toutefois pittoresques et aideront à donner un peu de relief à l'aspect général du parc.

La maison turque Ludovic et Vallauri, confiseurs du sultan de Turquie a été élevée, à Philadelphie, une fort belle construction d'un style d'architecture très-caractéristique, qui a été ouverte lundi comme un café. Cette construction contient une grande salle avec une fontaine au milieu, et quatre chambres de dimensions moindres. Jeudi aura lieu l'inauguration officielle à laquelle assiste, dit-on, les commissaires turcs.

Les garçons sont tous turcs et portent le costume de leur pays ; le café est fait sous les yeux des consommateurs à la mode orientale ; c'est-à-dire qu'on le moule jusqu'à ce qu'il soit réduit en une poudre des plus fines et qu'on le fait bouillir ensuite de manière à en faire une espèce de bouillie ; le vin et les douceurs servis dans ce café proviennent tous des diverses parties de l'empire ottoman.

Plus de dix mille Chevaliers Templiers ont paradé la semaine dernière dans les rues de Philadelphie. L'attitude martiale des Chevaliers a été grandement admirée, et l'on s'accorde à reconnaître que c'est la plus belle démonstration qui se soit jamais vue dans cette ville.

Le café tunisien a été également ouvert ; c'est une construction beaucoup moins considérable que son voisin turc, et il est dirigé d'après un plan tout à fait différent. Près de la porte est assis un individu à favoris noirs qui parle bien l'anglais et qui doit avoir voyagé dans une troupe attachée à un cirque. Il invite d'un ton avenant les

passants à entrer et leur donne l'assurance que s'ils ne sont pas satisfaits il leur rendra leur argent. A l'intérieur, on rencontre immédiatement une espèce de géant arabe en pantalons flottants, turban jaune et gilet écarlate qui demande à chaque visiteur 25 cents ; en échange vous avez une tasse de café boueux, et un concert de musique arabe.

—Il est arrivé à New-York, lundi matin, à bord du steamer *Nevada*, qui a quitté Liverpool le 24 mai, une nombreuse compagnie d'immigrants mormons ; les nouveaux adeptes de la religion de Brigham Young, qui sont au nombre de 126, sont pour la plupart des ouvriers et des laborateurs des comtés du centre de l'Angleterre. Il y avait parmi eux, c'est triste à dire, quelques jeunes filles, des ouvrières de Birmingham, Leeds, Manchester, Dundee, etc. Les immigrants étaient accompagnés par quatre anciens. Ils sont partis hier pour Salt Lake City (Utah).

—Les commissaires des Etats-Unis de l'exposition du centenaire ont nommé les messieurs suivants juges pour le Canada : Bois et forêts, M. James Skead, d'Outaouais ; Céréales, etc., l'hon. H. G. Joly, de Québec ; Fourrures, etc., M. Empey, d'Hamilton ; Voitures, etc., M. Duffers, d'Halifax.

—La réserve mennonite à l'est de la Rivière Rouge comprend huit townships dans lesquels on a établi 31 villages ou *bourgs* ; chaque village contient de dix à douze maisons ; population totale 414 familles.

Les mennonites ont, dit-on 5,600 acres en culture, et font une semence de 5,000 minots de grain et 3,200 minots de patates. Leurs troupeaux consistent en 1,160 bêtes à cornes, 65 chevaux, 22 moutons et des volailles en quantité.

—Le train-éclair Jarrett et Palmer mérite décidément son nom il était à Evanston, à 955 milles à l'ouest d'Omaha, le 6 juin à neuf heures et vingt minutes. Il était alors en avance de huit heures et quinze minutes. Il va sans dire que cette entreprise a été pour les Américains une occasion de se livrer à leur plaisir favori du pari. On pariait à San Francisco, à égalité, que le train-éclair réussirait à franchir la distance qui sépare San-Francisco de New-York en moins de 84 heures. Trois jours et demi pour faire onze cent lieues ! c'est ça qui s'appelle ! comme dirait Jean-Baptiste.

—La maison Calman Lévy, Paris, vient de publier des *Mélanges et Lettres*, de M. X. Doudan, le secrétaire bien connu du feu duc de Broglie, et qui était l'un des hommes les plus remarquables de l'époque de la Restauration. C'est de lui que M. Victor Cousin a dit : qu'il serait élu à l'Académie s'il voulait seulement prendre la peine d'écrire quelque chose ; car personne, depuis Voltaire, n'était doué d'un esprit aussi sardonique.

—On estime à \$40,000 les travaux de construction qui se feront cet été dans le village d'Arthabaskaville.

—La révolution de Constantinople a mis les choses turques à l'ordre du jour.

On sait que lorsque le sultan nomme un grand-vizir, il lui envoie le *Muhur*, ou cachet viziriel. Nous lisons à ce propos dans une correspondance :

Point de *Muhur*, point de grand-vizir. On n'est *Sadra-azam* que lorsqu'on porte au cou, avec la chaînette dor, cette petite bourse, ce sachet à fermoir antique, aux mailles de même métal, dans lequel sont enfermés sous forme de deux pierres fines gravées—le grand et le petit sceau de l'Etat. La signature d'un musulman est de nulle valeur. Son cachet représente le vrai paraphe, l'engagement, la quittance ; au bas d'une pièce, c'est l'authenticité indiscutée. —Aussi le *Thoua* passe-t-il de grand-vizir à grand-vizir.

Qui ne connaît ce grand signe en forme de S, marque sauvage des doigts vainqueurs de Mahomet II, trempés dans le sang, sur les portes de Stamboul la bien gardé ? Index, médium, annulaire, tracent trois barres droites, parallèles qui se confondent, se replient et viennent finir horizontalement en forme de gance, signe générique des *Padichahs*. Le nom et la devise de chacun d'eux sont noyés au centre de ces trois boucles.

La même correspondance donne les curieux détails que voici sur le grand-vizir qui vient d'être renversé :

Le vieux Ruchdi, déjà tout à fait cassé, date de 1225 de l'hégire (*Vulgo*, 1809). Soldat, écrivain, réformateur militaire, il a été une sorte de ministre de la guerre à perpétuité, plus encore qu'un diplomate et qu'un talent d'administration générale.

En 1825, il sort, comme simple conscrit, d'une pauvre cabane turque d'*Aga-djami*. Sa mère fait la cuisine, le café, et elle bourre le chibouk de deux palmes à son père "*Péfénd*". Car le Turc misérable, celui qui aime, reste monogame; la femme est l'épouse et l'esclave.

Mais, tout d'un coup, l'humble recrue monte en garde. Le voilà en 1839 avec la plaque, le fez et le ceinturon de colonel. C'est que le sultan Mahmoud l'a remarqué, et le vigoureux souverain qui a autorisé le pantalon et le fez sans turban, a bon œil.

Bimbachi, à peine officier, Ruchdi grognon, taciturne, bougon, tatillon et minutieux, comme il l'a toujours été, se prend d'un bel amour pour la langue française.

Il s'échappe, buissonne aux eaux douces d'Europe, à Machlak aux environs de Tchéragan, avec deux ou trois livres sous le bras, son papier, son *calem*, sa longue écriture; il traduit, vaillamment, à coups de dictionnaire, les éléments de notre "Manuel d'infanterie, des fragments de Jomini, des bribes d'un traité d'artillerie—sur lesquelles il doit discuter, vingt ans plus tard, à Compiègne, avec Bonaparte III.

Sultan Mahmoud, dans une promenade, a rencontré, à divers reprises ce *mutergim* (traducteur), isolé. Un jour, il tourne court à son escorte, pousse sur le militaire acroupi, fort effaré.

—Que fais-tu là, lui dit-il, tu n'es donc jamais à ta caserne ?

Ruchdi se lève, se boutonne, se met au port d'armes et ne répond pas, il est sans voix.

—Ces papiers, qu'est-ce que c'est ?

—Des livres français.

—Sur quoi ?

—Sur les soldats.

—Et ces livres, tu les copies ?

—Oui à cause de ce qu'ils disent.

—Alors, tu trouves que les Français font mieux que nous ?

—Oui je le trouve, et toi Padischah, qu'Allah te conserve, si tu lisais le français, tu le trouverais aussi.

Eh bien ! prend tes paperasses, monte sur ce cheval et suis-moi.

Huit jours après, Ruchdi était chargé de l'organisation des *rédijs* de tout l'empire. Il prenait pied au séraskierat, pour ne le plus quitter qu'à de rares intervalles.

—L'insurrection du Mexique paraît toucher à sa fin; les troupes du gouvernement commandées par le général Alatorre, ont remporté le 29 mai, dans l'État d'Oajaca, une grande victoire sur les insurgés qui ont eu 2,000 hommes tués et blessés; on a fait aussi un grand nombre de prisonniers. Les troupes du gouvernement ont eu 600 hommes mis hors de combat.

Les insurgés avaient déjà été battus la veille dans l'État de Tlascala.

Don Carlos, qui a ses raisons pour aimer les pays à insurrections, est, dit-on, à Mexico, avec Dorregaray.

POÉSIE.

LE PETIT DOIGT DE MAMAN.

L'autre jour, j'étais en colère;
J'ai frappé ma petite sœur
Bien fort!... puisque je l'ai fait se taire,
Car elle criait de frayeur.
Nous étions seuls, nul ne m'a vu,
Et cependant maman l'a su...
Par qui ? par quoi ?..

Serait-ce par son petit doigt ?
Ce petit doigt, grande merveille,
Comme vous lui parlez à l'oreille;
Oui, que je sois sage ou méchant,
Il rapporte tout à maman.

Croiriez-vous bien qu'à notre porte
Un pauvre se mourait de faim...
J'avais un sou, je le lui porte,
Et je lui donne aussi mon pain.
Nous étions seuls, nul ne m'a vu,
Et cependant maman l'a su.
Par qui ? par quoi ?..

Le mien, comprenez-vous la chose ?
N'est pas de moitié si savant;
Jamais il ne parle, il ne cause,
J'ai beau l'interroger souvent;
Pourtant, puisqu'il est avec moi,
Ce que je fais, vite il le voit!
Serait-il sot, mon petit doigt ?

Non!...—Mais peut-être qu'à l'oreille
Il ne peut me conter merveille,
Parce qu'il manque aux doigts d'enfants
Le cœur qui dit tout aux mamans.

VICTOR DE LAPRADE.

LE PASSÉ.

Que j'ai souffert dans mes jeunes années,
Quand je croyais aux longs enchantemens !
Que j'ai souffert aux heures fortunées,
Lorsque ma joie était dans mes tourmens !
Tout est fini maintenant, et j'oublie,
J'oublie un nom que je disais tout bas :
Racontez-moi ce qu'on fait dans la vie ;
Je ne vis plus, car je ne souffre pas.

Le soir encore, à travers la vallée,
Voit-on passer, dans la blanche vapeur,
Comme autrefois une femme voilée
Qui n'est pas seule, et dit pourtant : j'ai peur !
Sont-ils troublés quand leur âme est ravie ?
Des pas jaloux poursuivent-ils leurs pas ?
Racontez-moi ce qu'on fait dans la vie ;
Je ne vis plus, car je ne souffre pas.

Prépare-t-on une chaîne flexible
Pour retenir de légères amours ?
Comme autrefois croit-on que c'est possible,
Comme autrefois se trompe-t-on toujours ?
La jeune fille est-elle poursuivie
Par des remords après de longs combats ?
Racontez-moi ce qu'on fait dans la vie ;
Je ne vis plus, car je ne souffre pas.

Près de l'autel où l'encens s'évapore,
Va-t-on prier pour des êtres chéris ?
Et s'aime-t-on, et s'écrit-on encore,
Et les billets sont-ils toujours surpris ?
Un mot charmant donne-t-il le trépas ?
Racontez-moi ce qu'on fait dans la vie ;
Je ne vis plus, car je ne souffre pas.

Est-il encor, sous des gazes discrètes,
Des yeux d'azur, de longs cheveux dorés,
De douces voix et des bouches muettes,
Et des adieux et des cœurs déchirés ?
Puis des bienfaits et toujours des ingrats ?
Racontez-moi ce qu'on fait dans la vie ;
Je ne vis plus, car je ne souffre pas.

—L'exposé de la dette publique des États-Unis au 1er juin vient d'être publié. Pendant le mois de mai la réduction du passif a été de \$4,617,515.

Le total de la dette consolidée et de la dette flottante se chiffre par \$2,103,320,742, déduction faite de l'encaisse du Trésor.

Depuis le 30 juin 1875, c'est-à-dire pendant les onze premiers mois de l'exercice courant, la dette a diminué de \$25,367,983.

Il reste encore en circulation pour \$37,359,474 des petits billets divisionnaires dont le remboursement en argent a commencé au mois d'avril.

—Une Anglaise, miss Willets, vient de se poser en rivale de Weston, le célèbre marcheur américain. Elle entreprend de faire, sur une piste circulaire, située à Brighton, 1,000 milles en mille heures en marchant pendant six semaines consécutives jour et nuit.

ANNONCES NOUVELLES.

VINS, LIQUEURS !!

Vins de la Maison Duclos Freres
BORDEAUX.

Nazaire Turcotte

MARCHAND DE VINS ET LIQUEURS, EN GROS
RUE DALHOUSIE.

Vient de recevoir directement de Bordeaux par le *Truch*, du vin français rouge et blanc, en bouteilles et demi-bouteilles, ainsi qu'en fûts, par barriques et demi-barriques, aussi, de l'absinthe Suisse, du Vermouth, etc.

Les vins blancs, de qualité exceptionnelle, se composent surtout de Saunterno et de Barsac. Le *Strathpey*, autre navire français, venu de la Charante, a apporté aussi une cargaison de cognac en fûts et en caisses de la fameuse maison QUANTIN & CIE.

Ces vins et liqueurs sont en vente dans les principales maisons de la Cité.

Québec, 10 juin 1876.

BRITISH NORTH AMERICAN.

Maison de Rafrachissements

SITUÉE

A la Canadiere

A un mille de distance du Pont Dorchester.

Les habitués du Delmonico et le public en général seront certains de trouver au British North American, les vins les mieux choisis et les meilleurs cigares. La nouvelle maison de M. Thomas Lavallée est une maison de premier ordre, tout-à-fait exceptionnelle.

Québec, 10 juin 1876.

MOUNTAIN HILL HOUSE

(ci-devant Hôtel Fréchette.)

94, Cote Lamontagne, Basse-Ville,
QUEBEC.

JOSEPH TRUDEAU,

Propriétaire.

Québec, 3 juin 1876.

DUQUET & DALLAIRE

Horlogers et Bijoutiers.

No. 179,
RUE ST. JOSEPH,
ST. ROCH.

MM. Duquet et Dallaire viennent de recevoir leur dernière importation qui complète leur assortiment en

MONTRES ET BIJOUX,

EN OR ET EN ARGENT.

HORLOGES, ETC., ETC.

qu'ils vendent à très-bas prix.

Montres, Horloges et Bijouteries réparées et garanties.

Toute commande sera exécutée avec soin et promptitude.

DUQUET & DALLAIRE,

179, Rue St. Joseph.

Québec, 3 juin 1876—1m.

J. & W. REID

No. 40, Rue St. Paul, Quebec.

Manufacturiers de Papier-Feutre pour le rembrissage des maisons et pour mettre sous les tapis.

Papier Goudronné pour couvertures de maisons.

Papier à envelopper, Gris, Brun, Draké et Manilla, de toute grandeur et de toute qualité.

Sacs de papier fait à la machine, pour épiceries et nouveautés, de toute qualité et de toute grandeur.

Livres blancs, pour comptes ou mémoires, grands ou petits faits sur commande, dans le plus court délai.

IMPORTATEURS ET MARCHANDS

De papier à écrire, d'Enveloppes, de Plumes et d'Encre.

Enfin toutes sortes de Papeteries.

Le tout sera vendu au plus bas prix, soit en gros, soit en détail.

Tapisseries, en gros seulement.

J. & W. REID,

Québec, 18 juin 1876.

PROGRES.

NOUVEAU MAGASIN

DE

CHAUSSURES,

EN GROS ET EN DETAIL.

Au No. 260, RUE ST. JOSEPH, vis-à-vis M.
Frs. Laflamme, boulanger, et au No. 60,
RUE DU PONT, ST. ROCH.

M. GEORGE BINET

Désire informer ses amis et le public en général qu'il a en main un assortiment considérable de CHAUSSURES FINES ET DE TRAVAIL, de la plus grande élégance et de la première qualité, qu'il vendra à très-bon marché.

Il est aussi prêt à recevoir des commandes pour des ouvrages de toutes descriptions dont il garantira la solidité, vu qu'il emploie, pour la confection de ses chaussures, les meilleurs matériaux et les meilleurs ouvriers; le tout sous la surveillance de M. C. BINET, père, autrefois de la société CAMPBELL & BINET, du faubourg St. Jean.

Les chaussures suivantes seront toujours en main, telles que :

BOTTINES DE PRUNELLE, pour Dames, Filles et Enfants;

BOTTES, SOULIERS et CONGRESS de travail, pour Hommes et Garçons;

CHAUSSURES FINES pour tous les goûts.

Une visite est respectueusement sollicitée.

GEO. BINET.

N. B.—Les marchands de la campagne sont spécialement invités à venir examiner nos chaussures et voir nos prix avant d'acheter ailleurs.

Québec, 27 Mai 1876—1m.

A L'ENSEIGNE DU CASTOR.

ADJUTOR DELISLE

IMPORTATEUR DE

MARCHANDISES SECHES

No. 151, Rue St. Joseph, St. Roch

QUEBEC.

Québec, 27 Mai 1876—1m.

AU CHAPEAU D'OR.

A. A. DECHENE,

MANCHONNIER ET CHAPELIER.

No. 197, rue St. Joseph,

ST. ROCH, QUÉBEC.

Le soussigné prend la liberté d'informer ses nombreux amis et le public en général qu'il a maintenant ouvert son établissement de Chapelier et Manchonnier au No. 197, rue St. Joseph, St. Roch, et qu'il est prêt à y détailler les plus beaux articles dans cette branche de commerce.

A. ALPHONSE DÉCHÈNE.

Québec, 27 Mai, 1876.—1m.

E. Tremblay & Cie.,

MARCHANDS-ÉPICIERIS,

89, Coin des rues de l'Église et
Des Fossés, Saint-Roch,

QUEBEC.

Ont constamment en main des Epicerias des
mieux choisies, à vendre à bon marché.

S'occupent spécialement entre autres choses
du commerce de biscuits et sucreries de toutes
sortes, de première qualité, de la célèbre mai-
son Hossack, Woods & Cie., dont ils sont les
agents.

Le public y trouvera toujours un des assort-
tements les plus complets

En Gros et en Detail,

A des prix extrêmement réduits.

Les marchandises sont transportées gratui-
tement à domicile ou sur les quais, dans toutes
les parties de la ville, à n'importe quelle heure
de la journée.

Québec, 27 Mai 1876.

Simon Bedard

30, Rue de la Fabrique, Haute-ville

IMPORTATEUR DE

MONTRES,

BIJOUX, en Or et en Argent,

ARGENTERIE,

HORLOGES AMÉRICAINES

DE TOUTES SORTES

Montres, Horloges et Bijouteries réparées
avec soin et promptitude.

Québec, 27 Mai 1876—1m.

POULIOT & ROBITAILLE,

MARCHANDS DE NOUVEAUTES.

NO. 103, RUE ST. JOSEPH,

NO. 72, RUE DU PONT,

St. Roch, Quebec.

Québec, 27 Mai, 1876.—4f

Magasin de Fruits de St. Roch

No. 94, RUE DU PONT.

Le soussigné à l'honneur d'informer ses
amis et le public en général qu'il a transporté
son établissement au No. 94, rue du Pont, où
on trouvera toujours les fruits les plus nou-
veaux et tout ce qui concerne cette branche de
commerce.

Ayant agrandi considérablement son éta-
blissement et ayant ajouté une salle pour
Lunch de midi à deux heures, il espère mé-
riter l'encouragement du public pour les efforts
qu'il a faits jusqu'à ce jour pour fonder une
maison de première classe dans ce genre à
St. Roch.

F. X. SAUVIAT,

Marchand de Fruits.

Québec, 27 Mai 1876.

BLUMHART & Cie

Papetiers

Agents pour la vente des produits
du Canada Paper Co.

PAPIER A IMPRIMER,

PAPIER A ENVELOPPER,

SACS DE PAPIER.

Agents pour la célèbre manufac-
ture de CRANE & CIE.,

PAPIERS A BILLETS DE BANQUE,

PAPETERIE DE BUREAU.

EN GROS ET EN DETAIL.

BLUMHART & CIE,

87, Rue St. Pierre.

Québec, 27 Mai 1876.

Au Bloc Brunet

COIN DES

Rue St. Joseph et de la Chapelle,

ST. ROCH.

L. N. HENault

Marchand de Nouveautés

A l'honneur d'informer ses pratiques et le
public que son importation du printemps est
maintenant reçue et que tous les départements
de ses magasins sont au grand complet.

SPECIALITÉS DE CHAPEAUX,

FLEURS,

ÉTOFFES A ROBES

ET A COSTUMES,

ETC., ETC.

DRAPS, TWEEDS, ETC.

Une visite est respectueusement
sollicitée.

L. N. HENault.

Québec, 27 Mai 1876.

JACQUES AUGER

SYNDIC OFFICIEL,

RUE ST. PIERRE, BASSE-VILLE,

QUEBEC.

(BATSSE STADACONA.)

Québec, 27 Mai, 1876.—4f

LE REVEIL

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PARAIT LE SAMEDI.

Bureaux, 30, Rue St. Louis,

QUEBEC.

ABONNEMENTS.

Les abonnements partent du 1er et du 15 de
chaque mois. Il n'y a pas de frais de poste.

Pour l'année.....\$3.00

Pour quatre mois..... 1.00

ANNONCES.

(PAS PLUS DE SIX LIGNES.)

Pour 1 mois.....\$0.75

Pour 3 mois..... 2.00

Pour 6 mois..... 3.00

Pour l'année..... 4.00

Chaque ligne additionnelle..... 0.10

Québec, 27 Mai 1876.

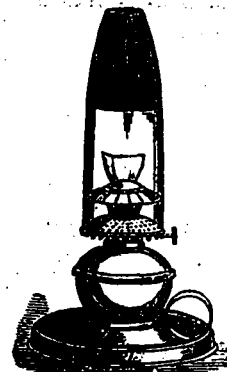
F. O. Vallerand

IMPORTATEUR,

Cote Lamontagne, et 14 rue Notre-Dame

BASSE-VILLE.

LAMPES, FANAUX, VERRERIES



Huile de Charbon,
Pétrole,
Kerosenc.
Benzine,
Huile pour Machines
Huile Noire.

AUSSI:
Globes,
Cheminées,
Abat-Jour,
Mèches,

ET AUSSI

Tous les articles nou-
veaux et améliorés
dans ce genre.

Québec, 27 Mai 1876.

I. P. DERY

LIBRAIRE,

IMPORTATEUR DE

LIVRES DE PIÉTÉ,

ARTICLES DE BUREAUX,

LIVRES BLANCS,

PAPETERIES.

VINS ANAOYSÉS,

CIRE, CIERGES,

CLOCHES, ETC

40, RUE ST. PIERRE, BASSE-VILLE

Quebec.

Québec, 27 Mai 1876—m.



J. B. LALIBERTE,
CHAPELIER ET MANCHONNIER,
No. 54, Rue St. Joseph, St. Roch,
QUEBEC.

A constamment en main toutes sortes de
Chapeaux et Fourrures,
de toutes descriptions, confectionnés pour
Dames et Messieurs, dans le meilleur goût.
Salle d'échantillons de Fourrures ouverte
tout le long de l'année.
Québec, 27 Mai, 1876.—4f




EMILE JACOT,

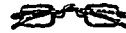
IMPORTATEUR

— DE —



MONTRES ET BIJOUX FINS,
ARGENTERIES ET PENDULES,
ETC., ETC., ETC.
No. 37,  No. 37,
RUE de la COURONNE,
ST. ROCH, QUÉBEC.

M. EMILE JACOT prévient ses nombreuses
pratiques et le public en général qu'il vient de
recevoir d'Europe un assortiment considérable
de Montres, en or et en argent, bijouteries de
toutes sortes, etc., etc., qu'il vendra à des prix
réduits.

AGENT  AGENT
Pour les célèbres lunettes brevetées de Black.
Québec, 27 Mai, 1876.—2m

TÉLESPHORE DROLET,
HORLOGER ET BIJOUTIER,
125, RUE DU PONT, ST. ROCH, QUÉBEC,
Porte voisine de M. Ovide Grenier, épicier.

Il se charge de réparer les **H**orloges, Montres,
Bijoux, etc., etc., avec le plus grand soin et la
plus grande promptitude et à des prix très-ré-
duits.

Une visite est respectueusement sollicitée.
Québec, 27 Mai, 1876.—1m.

PELLETIER & LEMOINE,
AVOCATS,
RUE ST. PIERRE, BASSE-VILLE, QUÉBEC
Au dessus des bureaux de l'Assurance
Stadacona.
HEURES DE BUREAU: De 10 heures A. M., à 4 h. P. M.
Québec, 27 Mai, 1876.—1m.

VIN DE
QUININE
DE
CAMPBELL.

Le célèbre tonique fortifiant qui guérit :

La perte d'appétit,
Les dépressions morales,
La dyspepsie,
La débilité, etc., etc.

DEFIEZ-VOUS DES
Contrefaçons à bon Marché
Qui ne contiennent
NI QUININE,
NI SHERRY.

Le seul vin de Quinine véritable est
celui de

CAMPBELL

Nous n'avons rien à faire avec ces
imitations à bon marché et sans valeur.
Québec, 3 juin 1876.—6m

Edward Carbray

PAPETIERS

No. 62, Rue St. Paul, Basse-Ville,
QUEBEC.

SACS DE PAPIER,

BOITE EN CARTON,

BOITE A THÉ EN CARTON,


PAPETERIE,

FICELLE,

CORDAGE,

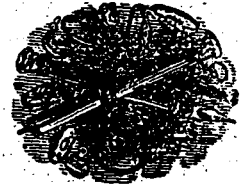
ETC., ETC.

L'assortiment est maintenant au com-
plet.

 Une visite est respectueusement
sollicitée.

Québec, 10 juin 1876.—1m.

DUQUET & CIE.,
Horlogers et Bijoutiers,



NO. 1

NO. 1

RUE DE LA FABRIQUE, HAUTE-VILLE,
QUEBEC.

Ont constamment en main un des meilleurs
assortiments de montres en or et en argent, bi-
jouteries et orfèvreries de toutes sortes.

Québec, 27 Mai, 1876.—1m.

JEAN BLOUIN,
TAILLEUR,

No. 5, ESCALIER CHAMPLAIN, No. 5,
BASSE-VILLE, QUEBEC.

Ayant été plusieurs années dans une des
premières maisons de Montréal et des Etats-
Unis comme premier tailleur et ayant toujours
satisfait ses pratiques, espère par là mériter
l'encouragement du public.

PRIX MODÉRÉS.

Québec, 27 Mai 1876—1m.

A. LAPOINTE,

CHAPELIER ET MANCHONNIER
Coin des rues Des Fossés et du Pont,
ST. ROCH.

On trouvera toujours à cet établissement
un assortiment des plus complets en Chapeaux
de Satin, de Feutre, de Paille et de tout autre
genre. Chapeaux de toutes sortes réparés avec
soin et promptitude.

La seule manufacture de chapeaux à Québec.

PRIX TRÈS-MODÉRÉS.

Québec, 27 Mai 1876—1m.

MAISON CANADIENNE

DE

L. M. Picard & Cie.,
Photographe

Et manufacturier de Cadres Dorés, en Noyer
Noir et Rustiques; tient toujours un assorti-
ment de Miroirs, Chromos, Gravures, etc.,

Le tout à des prix qui défient toute com-
pétition.

Le soussigné désire informer ses amis et le
public qu'il vient de faire une grande réduction
dans le prix des portraits sur zinc et sur cartes.

Vous pouvez juger de cette grande réduction
par les prix suivants:

Portraits sur Zinc—Pour une douzaine, 75
cents, pour quatre, 25 cts.

Portraits sur cartes—Pour une douzaine,
1 piastre.

Une visite est sollicitée.

L. M. PICARD,

31, rue Des Fossés, St. Roch,
Québec.

Québec, 27 Mai 1876—1m.

Imprimé et publié par A. Buies, propr. et éd. et ré-
dac-tour-en-chef, 30, rue St. Louis, Haute-Ville,
Québec.